



# J'ai vu...



**Le président de l'empire allemand Ebert (à droite.)  
et son ministre Noske aux bains de mer**

(Reproduction d'une photographie parue dans le journal allemand : le *Berliner Illustrirte Zeitung* du 24 août dernier.)

FOP 44



Collection Littéraire des Romans Fantaisistes

VIENT DE PARAÎTRE :

SANS MAJORATION

# LE FILS DES Trois Mousquetaires

ROMAN COMIQUE DE CAPE ET D'ÉPÉE

PAR

CAMI

COUVERTURE EN COULEURS ET 35 DESSINS  
DE L'AUTEUR

Un volume in-16 (12×19), 128 pages

Prix : **2 fr. 50 net**

(RAPPEL) OUVRAGES PARUS DANS LA MÊME COLLECTION :

L'HOMME VERDATRE, par H. AVELOU. Couverture en couleurs et illustrations de l'auteur. Un volume in-16 (12×19)... .. Net, 2 fr. 50

MARTIN BURNEY, boxeur, boxeur et marchand d'oiseaux, par O. HENRY. Traduction de MAURICE BEERBLOCK. Couverture en couleurs et illustrations de GUS BOFA. Un volume in-16 (12×19)... .. Net, 2 fr. 50

LE CORSAIRE GALANT, par DORSENNE et BOISYVON. Couverture illustrée par H. MIRANDE. Un volume in-16 (12×19)... .. Net, 2 fr. 50

LA JEUNE FILLE AUX PINCEAUX, par JEAN PELLERIN. Couverture illustrée par RAMON PICHOT. Un volume in-16 (12×19)... .. Net, 2 fr. 50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris

VIENT DE PARAÎTRE :

SANS MAJORATION

# HISTOIRES MONTMARTROISES

RACONTÉES PAR DIX MONTMARTROIS

TEXTES ET DESSINS DE

G. DE PAWLOWSKI, FRANCIS CARCO,  
MAURICE DEKOBRA, GEORGES DELAW,  
ROLAND DORGELES, JEANNE LANDRE,  
PIERRE MAC ORLAN, POULBOT,  
ANDRÉ SALMON, ANDRÉ WARNOD

QUARANTE ET UNE GRAVURES  
DIX PORTRAITS-CHARGE

Un volume in-16 (12×19), 264 pages

Prix : **4 fr. 50 net**

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

25 exemplaires sur papier Hollande, numérotés. (Dix-huit exemplaires seulement, les n<sup>os</sup> 8 à 25, ont été mis dans le commerce.)

L'exemplaire... .. net, 20 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris

**T**OUS ceux qui voyagent en Chemin de fer,  
**T**OUS ceux qui ont à soutenir un procès  
en responsabilité d'accident, de retard, de  
perte ou vol de colis par la faute d'une  
Compagnie de Chemins de fer doivent lire :

## Ce que doit savoir le Voyageur en Chemin de fer

Par Gustave RIGAUD

qui examine, dans ce fort volume in-8 de 250 pages, les obligations et les droits respectifs du transporteur et du voyageur, étudie les divers cas, incidents ou accidents, pouvant survenir au cours d'un voyage en Chemin de fer et assortit chacune de ces nombreuses études des références et extraits de tous jugements ou arrêts correspondants.

### Ce que doit savoir le Voyageur en Chemin de fer

a sa place marquée dans la bibliothèque de tous les avocats, avoués, défenseurs devant les tribunaux de paix, chargés de contentieux, chefs de maisons de commerce, etc.

Prix : 10 francs ; par poste, 10 fr. 25

EN VENTE :

A PARIS, L'Édition Française Illustrée, rue de Provence, 30.

A BORDEAUX, Messageries des Journaux, rue du Cancera, 47 ; MM. FERET, rue de Grassi, 9 ; MOLLAT, Galerie bordelaise ; MICHEL, Intendance, 38 ; CISNEROS, rue Dauphine, 4 ; BORY, cours Pasteur, 10 ; et Salles des dépêches de la Petite Gironde.

# CRESSOL

## Dentifrice Végétal

au Cochlearia des Pyrénées (cresson de montagne)

Le CRESSOL, DENTIFRICE VÉGÉTAL, est le résultat de la macération et de la distillation du COCHLEARIA (cresson de montagne), de l'ARNICA et d'autres plantes médicinales et aromatiques des Pyrénées. Le CRESSOL diffère totalement des nombreux dentifrices composés uniquement d'essences ou d'acide phénique, salol ou autres produits chimiques caustiques qui attaquent l'émail des dents et irritent les gencives (*Lyon Médical*, 1906). Connu depuis longtemps dans une clientèle de dentistes, le CRESSOL ne doit son succès d'aujourd'hui qu'à l'excellence continue des résultats obtenus. Il a fait sa propre réclame. Aucun produit ne donnera à votre haleine un parfum plus délicieux que le CRESSOL.

Le CRESSOL est présenté sous quatre formes  
ÉLIXIR, POUDRE, PÂTE et SAVON

Seuls Fabricants :

Compagnie du CRESSOL — BORDEAUX, PARIS, LONDRES

Laboratoires : 33-35, rue d'Aviau, à BORDEAUX (France)

DÉPOT A PARIS :

DARTIGUES et MERCIER, 13-15, rue des Petites-Écuries

GRAND PRIX — Exposition Internationale de Barcelone, 1912 — GRAND PRIX



5<sup>e</sup> Année. — N° 219.

Le N° : 60 cent. (Tous les vendredis.)

5 SEPTEMBRE 1919.

ABONNEMENTS : France et Colonies françaises : Un an : 30 fr. - Six mois : 15 fr. 50. — Étranger (Union postale : Un an : 38 fr. - Six mois : 20 fr.)

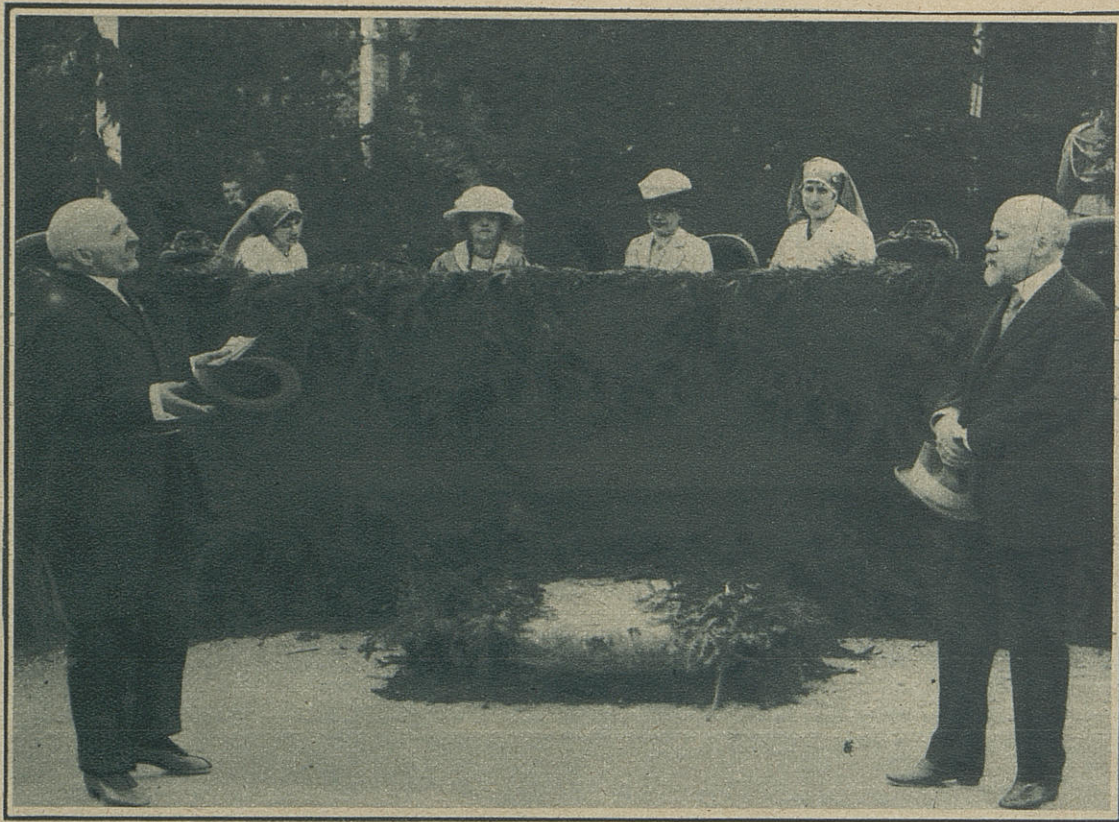
ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél. : Bergère 39-61 ; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright 1919 by L'Édition Française Illustrée, Paris.)



UN DES PLUS CHARMANTS TABLEAUX DE LANCRET " LE DIVERTISSEMENT ",  
QUI FIGURAIT A L'ACADÉMIE DE BERLIN, ET QUE RÉCLAME A L'ALLEMAGNE  
NOTRE MINISTRE DES BEAUX-ARTS (fragment)





Dans la cour de la caserne Kléber, à Bitche, M. Poincaré écoute le discours du maire.

## AUX PROVINCES DÉLIVRÉES

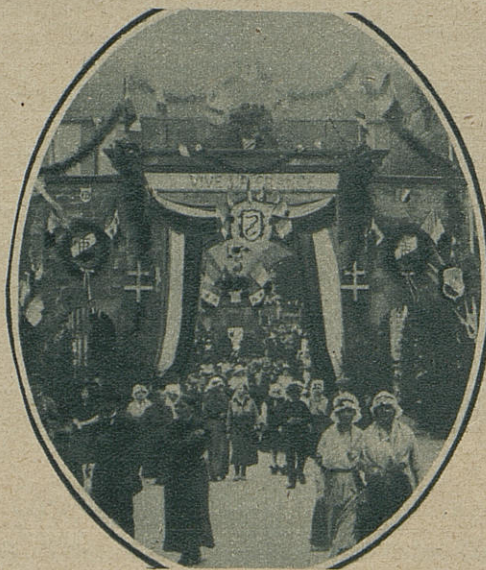
# Le Président de la République en Alsace et en Lorraine <sup>(1)</sup>

Sur les plaines et les coteaux opulents où mûrissent les blés, les houblons et les grappes; sous les ramures des sapins et des chênes vosgiens aux âpres senteurs; à travers les villes comme les villages de l'« Ami Fritz » aux pittoresques maisons coiffées du toit en pointe et fleuries de glaïeuls et de géraniums, pendant une semaine un cri a volé. Parti de la pointe de l'Alsace, il est allé jusqu'à celle de la Lorraine; il est passé par-dessus la « ligne bleue des Vosges », d'où ne monte plus ... la plainte éternelle des vaincus.

Il a franchi le Rhin et les échos de la Forêt Noire l'ont renvoyé à ceux du Palatinat. Ce cri bref, et qui était immense; ce cri qu'hommes et femmes, enfants et vieillards; ce cri que le peuple d'Alsace et celui de Lorraine jetaient, c'était: « Vive la France! » Un autre cri s'y mêlait aussi: « Vive Poincaré! » Mais celui-ci avec celui-là ne faisait qu'un et en lui la France était deux fois honorée. Que de visions trop rapides, joyeuses ou émouvantes, au cours du voyage du chef de l'Etat qu'il eût fallu, pour répondre au vœu des populations, prolonger pendant des semaines! C'est après Altkirch et après Mulhouse, Cernay, dominé par la croupe chauve, tragique, trempée de sang de l'Hartmannswillerkopf, le « Vieil Armand »; c'est Wattwiller, Thann, Munster, Metzeral qui portent les blessures effroyables de la guerre dans leurs maisons crevées et leurs usines dévastées; c'est Colmar, le vieux Colmar, de Hansi, délicieux de couleur pittoresque et archaïque. C'est le pays des pampres glorieux; la plaine et les coteaux aux grappes lourdes d'où jaillissent les vins d'or illustres que les Allemands accaparaient en les camouflant en vins de la Moselle et du Rhin; c'est Turckheim, Kaysersberg, Ammerschwih, Kinzheim, Riquewih, Ostheim, Beblenheim, qui donne des Tokays fameux et en fit déguster un, accompagné du classique « Kugelhopf », la

**Le Chef de l'État vient de parcourir pendant neuf jours toute l'Alsace et toute la Lorraine pour apporter à leurs populations, avec l'expression de l'amour de la France, sa ferme volonté de les voir vivre heureuses dans le sein de la grande patrie retrouvée. J'ai Vu était représenté dans le cortège présidentiel par un de ses plus distingués collaborateurs qui nous donne sur le voyage triomphal du Chef de l'Etat et l'accueil qui lui fut fait les lignes émouvantes que l'on va lire.**

brioche alsacienne; un cru unique choisi amoureuxment par un concile de connaisseurs et qui datait de 1865! Puis c'est en Basse-Alsace, sur un éperon abrupt, érigeant en guetteur de la plaine sa masse rougeâtre, ses tours, ses donjons, ses enceintes crénelées, le Hochkœnigsburg, que le Kaiser avait « restauré » et meublé d'un bric-à-



A la porte de Strasbourg, à Bitche, la population vient au-devant du cortège présidentiel.

brac moyenâgeux; décoré de vastes fresques où par sa volonté puérile Charlemagne s'est transformé en « Karl der Grosse » et Godefroy de Bouillon en « Gottfried von Bouillon ».

Après le Hochkœnigsburg, c'est Schlestadt ou Selestat, francisée, fière d'être l'une des doyennes de l'Alsace et où M. Poincaré, dans le maire, retrouve un cousin; c'est Sainte-Odile, la Colline Sacrée d'où le regard se perd sur la plaine magnifique, verte et blonde, tachée de rose par les villages et bordée par l'ourlet sombre de la Forêt Noire, Sainte-Odile où les bonnes sœurs à gestes déférents et précautionneux s'empressent à faire goûter la tarte aux mirabelles, le kugelhopf fait par leurs soins et le vin blanc d'Obernai et le vin rose d'Ottrott issu de plants centenaires de Bourgogne.

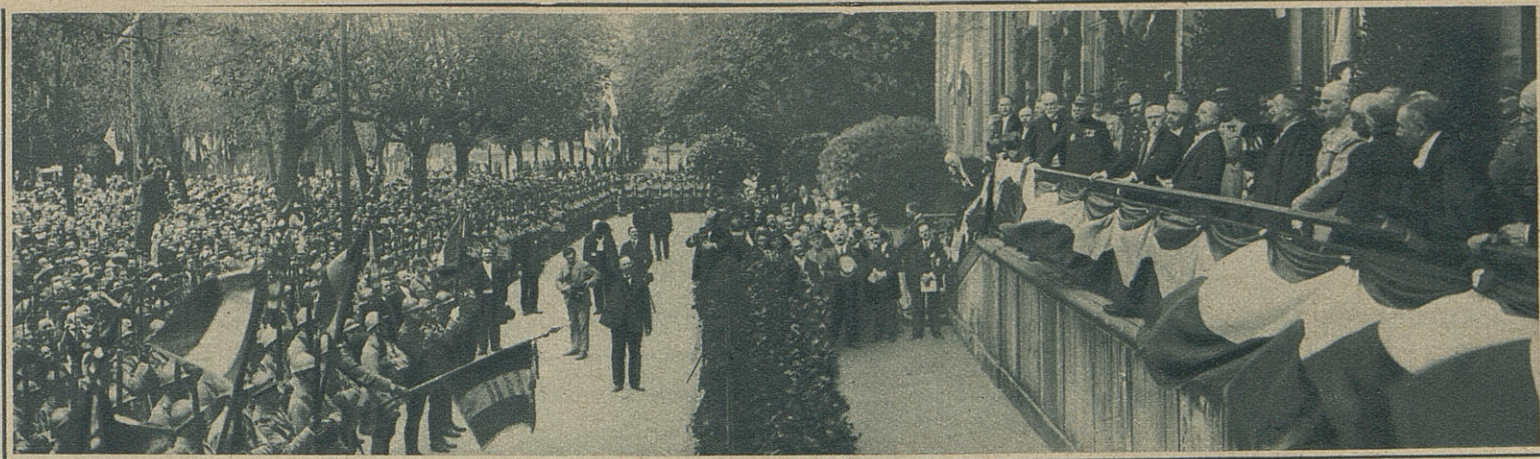
Ensuite c'est Phalsbourg, qui mérite la Légion d'honneur pour sa valeureuse défense de 1870, — comme Bitche et Strasbourg, — Phalsbourg qui à elle seule donna dix généraux à la France et parmi eux ce Georges Mouton, engagé aux armées de la République une et indivisible, dont Napoléon disait: « Dans la peau de mon Mouton il y a un lion »; et qu'il fit maréchal Lobau.

C'est Saverne, théâtre des exploits insolents, des brimades de soudards des von Forstner et des von Reuter qui, un an avant la guerre, étalaient à nu devant le monde l'âme de la caste militaire allemande. C'est Strasbourg, où le Président fait une entrée triomphale sous la jonchée des fleurs, encadré dans le rustique cortège des chars de vigneron devenus corbeilles débordantes de jeunes Alsaciennes, escortés par les gars en pantalon blanc, l'écharpe tricolore en sautoir, le fouet court en main, caracolant sur leurs chevaux de ferme aux cocardes et aux colliers de verdure.

Voici Haguenau, où M. Poincaré s'écrie, faisant jaillir les larmes: « Voilà quarante-neuf ans que la France attendait les journées

(1) Les photos qui illustrent cet article viennent de la maison Henri Manuel.





Sur le balcon de l'Hôtel de Ville de Strasbourg, devant les régiments et leurs drapeaux.

que nous vivons aujourd'hui et pour lesquelles elle a consenti le douloureux sacrifice de 1.500.000 de ses enfants tombés au champ de bataille... »

Et c'est au milieu de ces fêtes de la Victoire le pèlerinage aux lieux où le 6 août 1870 avait été consommée la Défaite : Morsbronn et Elsasshausen, qui virent le sacrifice sublime : la charge des cavaliers épiques du général Michel et du général de Bonnemains, qui deviendrait dans les temps la charge immortelle des cuirassiers de Reichshoffen. Plus loin, près de Woerth, sous le grand noyer d'où Mac-Mahon avait pu voir venir le désastre qui allait nous faire perdre l'Alsace le même jour que la Lorraine, à Forbach quand Frossard, battu, se réfugiait sous le canon de Metz, où Bazaine, criminel, demeurait immobile, — le Président comparait Charleroi et concluait :

— Il est certain que quand nous regardons en arrière nous pouvons être fiers...

Et le général Gouraud, et le général Hirschauer approuvaient.

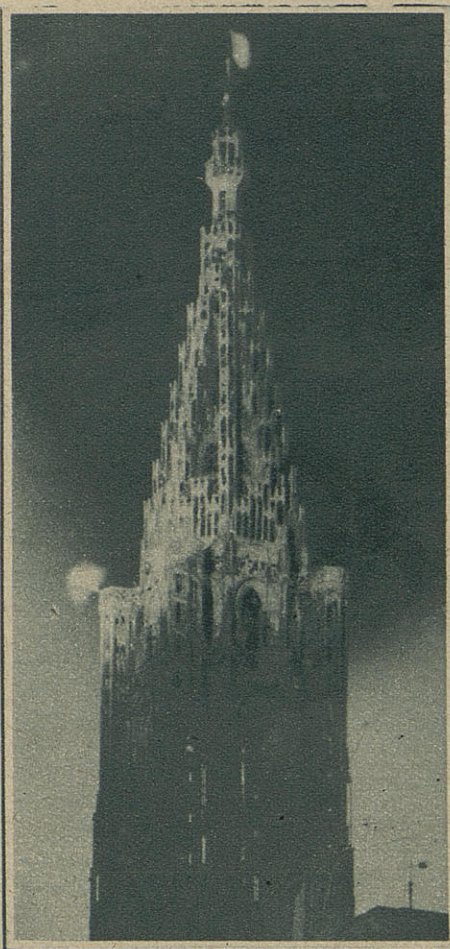
Au Geissberg qui surplombe Wissembourg, où Abel Douay, le 4 août 1870, à un contre dix, — 7.000 Français contre 70.000 Allemands, — était écrasé et tué; mais sauvait splendidement l'honneur; la scène atteignit une indicible grandeur. Au pied du monument élevé sur le plateau, le Président avait déposé une palme, comme à Woerth, et salué ceux des nôtres qui dormaient sous ces pentes, dans le vallon et parmi les bois. Face au champ de bataille étendu devant eux, des chasseurs à pied, raidis, magnifiques, droits comme le Devoir, rendaient les honneurs et soudain, de leur musique, une *Marseillaise* surgit. Ah ! cette *Marseillaise* ardente, enfiévrée, vengeresse qui allait planer au-dessus de nos Morts...



Après l'Alsace, c'est la Lorraine : c'est Bitche, illustrée par l'héroïsme d'un Teyssier en 70-71 ; c'est la vallée de la Moselle, Hagondange, Uckange, Hayange, Thionville où la fumée des usines monte en longs panaches, où la terre donne le fer précieux et où l'Allemagne a perdu 21 millions de tonnes sur les 28 qu'elle produisait annuellement.

C'est Metz, qui acclame comme un de ses propres fils le grand Lorrain qui parle si noblement au nom de la France ; c'est Sarreguemines et ses faïenceries célèbres. Et ce sont les champs de bataille de 1914 : Château-Salins, puis Dieuze jusqu'ou les 18 et 19 août nos soldats s'étaient avancés et où il y a un

an Hindenburg passait sa dernière revue ; et enfin Morhange et, non loin, le Signal de Marthil. Le cadre du drame était là, sous nos yeux : une immense cuvette aux bords en



La flèche de la cathédrale de Strasbourg illuminée la nuit du passage du Président.

penne douce allongés, sans nul obstacle ; un glacis mortel qui fait frémir. Un officier d'état-major, un jeune commandant du 156<sup>e</sup> expliquait ce qu'avait été la bataille les 18, 19, 20 août et pourquoi nous l'avions

perdue ; le 20<sup>e</sup> corps de Foch auquel était adjointe la 68<sup>e</sup> division de réserve du 18<sup>e</sup> corps n'avait plus l'appui, à sa gauche, du 9<sup>e</sup> corps (Château-Salins) retiré et envoyé dans le Nord, et à sa droite le 15<sup>e</sup> corps (Dieuze) n'avait pu assurer une protection suffisante. En outre, de l'artillerie allemande débouchant de Metz le prenait de flanc. Il avait fallu abandonner le terrain acheté au prix de pertes cruelles, et à ce moment-là les Allemands, assurant les habitants de Morhange, se préparaient à un repli ! A dix heures du matin, le 20 août, la bataille de Morhange était perdue pour nous et les Allemands ne savaient pas qu'ils l'avaient gagnée !



Que de souvenirs émouvants en ces journées ! Quels choisir ? A Thann, à Strasbourg, c'est la *Marseillaise* jaillie des poitrines de la foule, spontanément en un chœur puissant, irrésistible comme la mer. Ailleurs, ce sont ces vieux qui, après l'avoir caché pendant près d'un demi-siècle, ont remis l'uniforme sous lequel ils ont servi la France ; à Wasselonne c'est cet Alsacien, cet ancêtre qui malgré ses cent ans est descendu à pied de son village à plusieurs kilomètres de là pour venir baiser la main du président de la République et lui crier : « Vive la France ! » Partout, c'est cette trilogie qui nous émeut : les « anciens » de 70-71 portant la médaille au ruban noir et vert ; les jeunes de 1914-1919 qui ont risqué le conseil de guerre pour venir se battre dans nos rangs et les civils que l'Allemagne avait jetés dans les geôles parce qu'ils avaient proclamé leur attachement à la France. Partout, ce sont des gens qui pleurent, les vieux surtout et partout aussi ce sont ceux « qui ne peuvent pas pleurer », mais dont la figure contractée, les yeux angoissés sont le plus poignant des témoignages.

C'est encore — je ne l'oublierai jamais — à Riquewihr : le Président s'est arrêté devant la photographie d'un jeune soldat français qui porte ces lignes : « Souvenir du 2<sup>e</sup> régiment étranger, 1915. Algérie. Colomb-Béchar. Soldat français tombé pour la délivrance de notre chère Alsace ». Tout à coup, à la fenêtre un râle de sanglots ; une femme à cheveux blancs qui s'abat à genoux, des mots hachés trempés de larmes : « Mon fils... Mon fils... Mon petit... Oh !... Oh !... » et puis, à travers la douleur déchirante de cette mère d'Alsace, partant de son cœur maternel mutilé, ce cri cornélien : « Vive la France ! »...



Le Président serre la main aux combattants de 70 de Frœchwiller.



Le sourire de M. Poincaré aux vieux de Wissembourg.



Pendant cette semaine où l'Alsace et la Lorraine ouvraient tout grands leur cœur et leurs bras à celui qui symbolisait pour elles la Patrie retrouvée, la France a eu un représentant dont elle peut être fière : il a su être digne d'elle. Il a été l'expression la plus haute de ce qu'elle signifie de bonté et d'intelligence rayonnantes ; de tout ce qui lui fait une parure glorieuse inégalable dans le monde.



SUR LES CHAMPS DE BATAILLE DE DIEUZE ET DE MORHANGE.

manifestent de la manière la plus éclatante, depuis les journées de décembre dernier, leur amour de la France. Mais nous devons songer qu'elles rentrent au foyer maternel après une longue absence. Pendant la séparation, elles ont conservé ou pris des habitudes dont il ne faudrait point leur demander de se départir brusquement. L'âme alsacienne, comme l'âme lorraine, comme toutes celles qui ont souffert sont plus sensibles que d'autres.

Que ce fût à Bourzwiller pour condamner les crimes atroces de l'Allemagne et proclamer la volonté infrangible de la France d'obtenir les réparations, toutes les réparations ; à Strasbourg, à Phalsbourg, à Bitche, à Thann pour glorifier leur héroïsme ; aux champs de bataille de 70 ou d'aujourd'hui pour saluer nos morts et exalter la Victoire ; à Château-Salins pour flétrir en accents vengeurs le « plébiscite » :

« Nous ne voulons pas du plébiscite parce que lorsqu'une nation a volé une province le voleur doit être puni.

« La question ne doit pas être posée à nouveau de savoir si les habitants ont accepté le vol. Le vol ne s'accepte pas, le droit est imprescriptible, sacré, rien ne peut prévaloir contre lui ». Que ce fût en tous lieux pour célébrer la fidélité de nos frères libérés : pas

une fois en ces journées exténuantes où il lui fallut improviser des allocutions, des discours par dizaines, M. Poincaré ne cessa d'être égal à sa tâche ; d'affirmer une maîtrise incomparable, de trouver les paroles qui atteignaient les âmes, d'avoir les gestes qui allaient aux cœurs et, à ses côtés, l'affabilité et la grâce de M<sup>me</sup> Poincaré le secondaient avec la discrétion et le tact les plus délicats.

Elles sont encore en doleries : elles doivent être traitées avec les ménagements les plus attentifs, les soins les plus tendres.

Une œuvre de réadaptation est à accomplir. M. Millerand, Commissaire général de la République, avec sa ténacité native, y consacre sa puissance de travail qui est considérable et son sens des réalisations qui est aigu. Mais cette œuvre, le pays ne doit pas l'ignorer, sera de longue, de très longue haleine et l'ennemi, qui est aux aguets, la rendra plus ardue en suscitant des obstacles et en exploitant nos erreurs. Prudence et patience doivent être nos guides.

La Victoire a délivré l'Alsace et la Lorraine et c'est d'un cœur enthousiaste qu'elles se sont jetées dans les bras de la France. Il dépend de la France de savoir les y garder.

LOUIS DAUSSAT.



M<sup>me</sup> POINCARÉ UN ALSACIEN.



LE PRÉSIDENT DÉCORE M<sup>me</sup> DE THURY.



LE SALUT AUX MORTS DE WISSEMBOURG.

L'Alsace et la Lorraine viennent de

NOS BOY-SCOUTS REVIENNENT AU CAMPING



Le colonel Roget (x) directeur de la Fédération.

Le jeu du serpent à la tête coupée.

Durant la guerre, nos éclaireurs — on appelle ainsi les boy-scouts français — avaient servi de leur mieux la patrie, certains même se signalèrent par des actions d'éclat. Mais aujourd'hui le camping revient à l'ordre du jour. Ces jours-ci, dans les bois de Versailles,

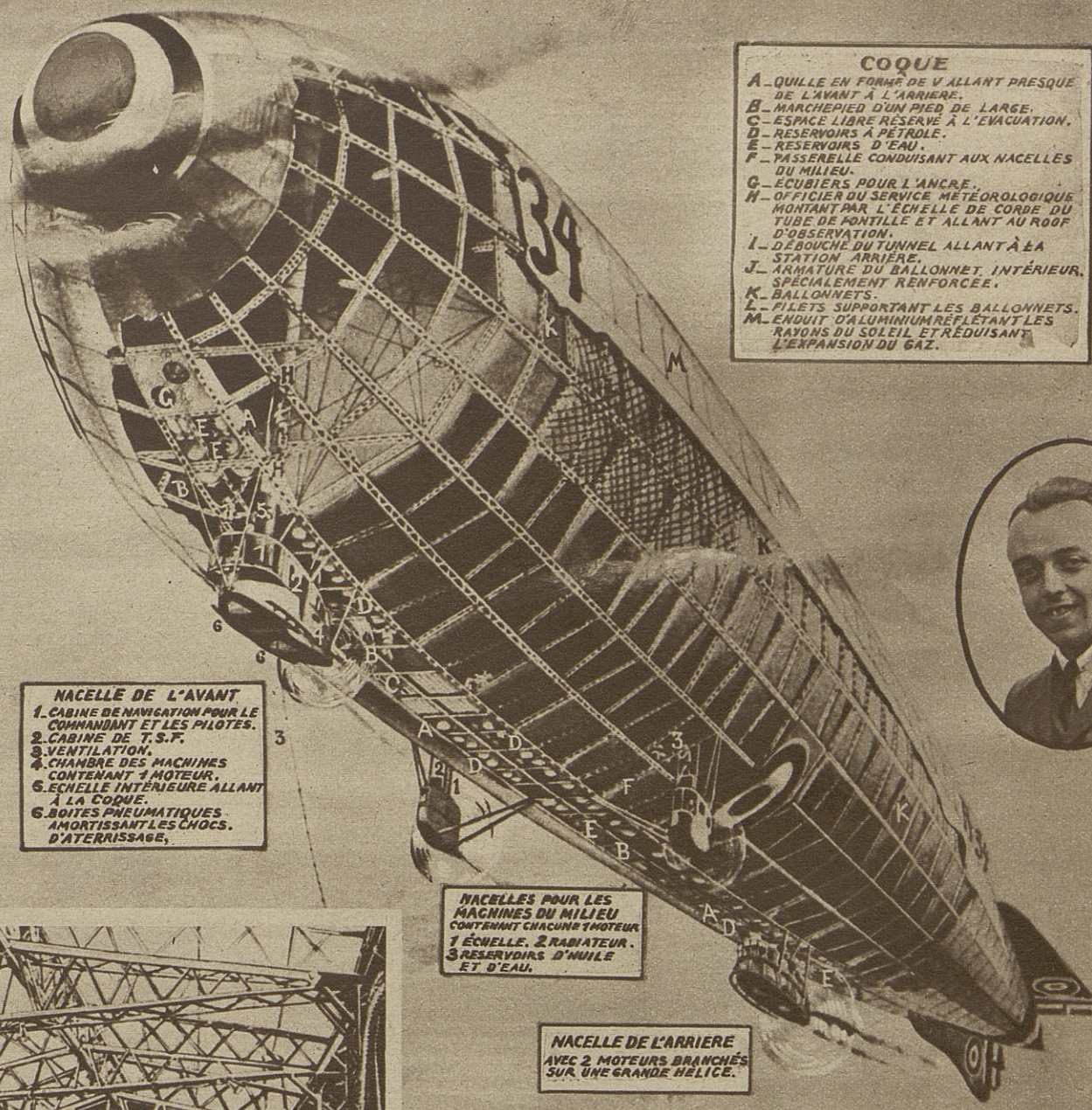
la Fédération des Éclaireurs de France avait réuni les chefs de patrouilles des différentes sections, pour renouveler leur esprit de solidarité et aussi pour leur montrer des jeux d'origine américaine très appréciés pour développer leurs facultés. Nous en donnons ici les photographies.



M<sup>me</sup> Poincaré au milieu Éclaireurs reçus à l'Élysée.



La carcasse du dirigeable. En médaillon le major Scott, qui commandait le "R-34" pendant sa randonnée.

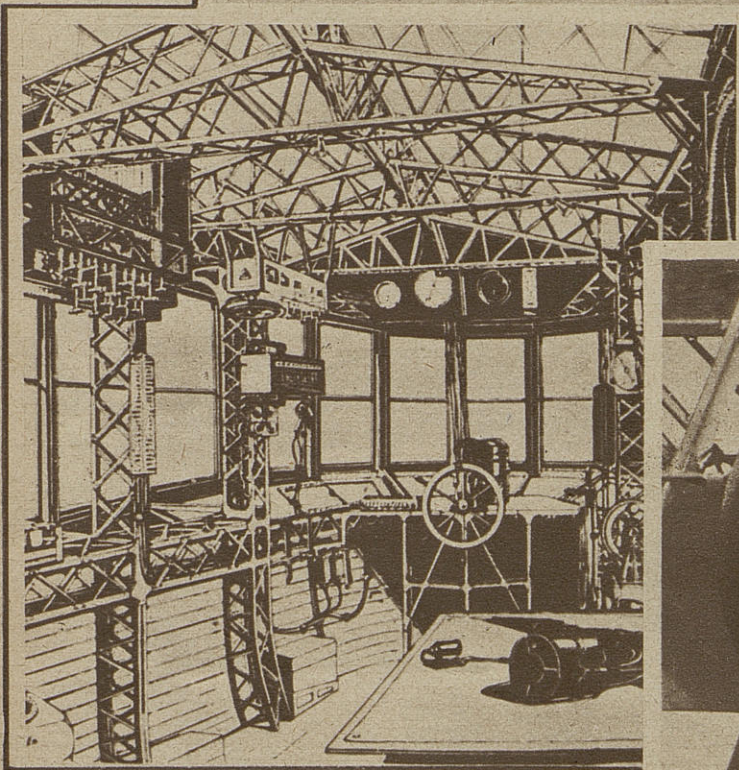


**COQUE**  
 A - QUILLE EN FORME DE V ALLANT PRESQUE DE L'AVANT À L'ARRIÈRE.  
 B - MARCHEPIED D'UN PIED DE LARGE.  
 C - ESPACE LIBRE RÉSERVÉ À L'ÉVACUATION.  
 D - RÉSERVOIRS À PÉTROLE.  
 E - RÉSERVOIRS D'EAU.  
 F - PASSERELLE CONDUISANT AUX NACELLES DU MILIEU.  
 G - ÉCUBIERS POUR L'ANCRE.  
 H - OFFICIER DU SERVICE MÉTÉOROLOGIQUE MONTANT PAR L'ÉCHELLE DE CORDE DU TUBE DE FONVILLE ET ALLANT AU ROOF D'OBSERVATION.  
 I - DÉBOUCHE DU TUNNEL ALLANT À LA STATION ARRIÈRE.  
 J - ARMATURE DU BALLONNET INTÉRIEUR, SPÉCIALEMENT RENFORCÉE.  
 K - BALLONNETS.  
 L - FILETS SUPPORTANT LES BALLONNETS.  
 M - ENDUIT D'ALUMINIUM RÉFLÉTANT LES RAYONS DU SOLEIL ET RÉDUISANT L'EXPANSION DU GAZ.

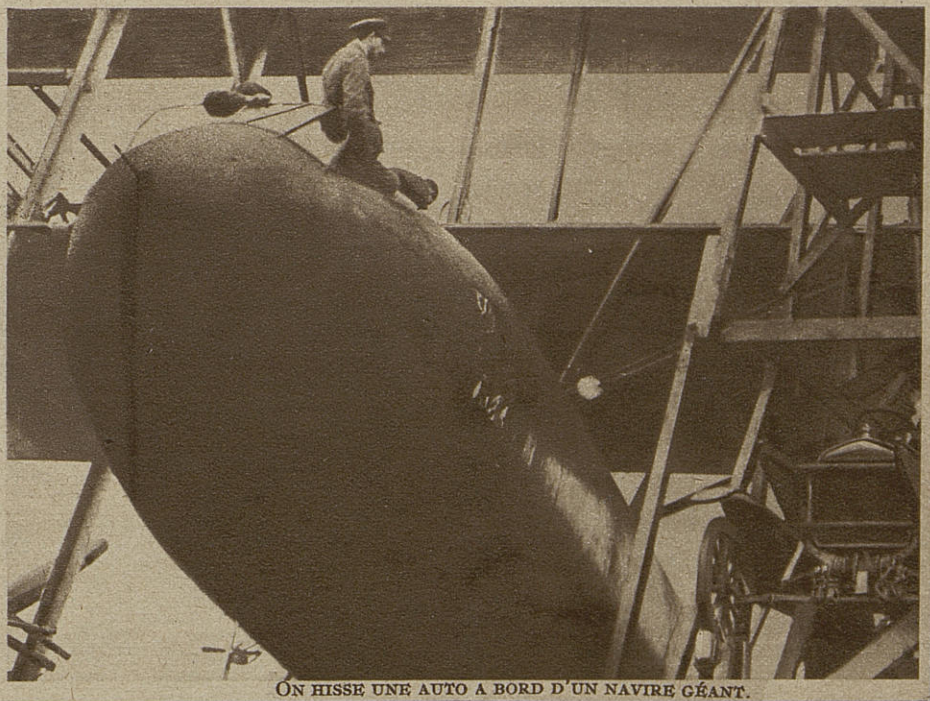
**NACELLE DE L'AVANT**  
 1. CABINE DE NAVIGATION POUR LE COMMANDANT ET LES PILOTES.  
 2. CABINE DE T.S.F.  
 3. VENTILATION.  
 4. CHAMBRE DES MACHINES CONTENANT 1 MOTEUR.  
 5. ÉCHELLE INTÉRIÈRE ALLANT À LA COQUE.  
 6. BOITES PNEUMATIQUES AMORTISSANT LES CHOCS D'ATERRISSAGE.

**NACELLES POUR LES MACHINES DU MILIEU**  
 CONTENANT CHACUNE 2 MOTEURS.  
 1 ÉCHELLE, 2 RADIATEUR.  
 3 RÉSERVOIRS D'HUILE ET D'EAU.

**NACELLE DE L'ARRIÈRE**  
 AVEC 2 MOTEURS BRANCHÉS SUR UNE GRANDE HÉLICE.



FRAGMENT DE LA CHAMBRE DES MACHINES DU R-34 C'EST LÀ, LE CERVEAU DU DIRIGEABLE.



ON HISSE UNE AUTO A BORD D'UN NAVIRE GÉANT.

**COMMENT EST FAIT LE R-34 LE VAINQUEUR DE L'ATLANTIQUE**

Nous avons en son temps raconté l'extraordinaire prouesse du R-34 qui fit la randonnée d'Angleterre en Amérique et retour, couvrant ainsi plus de 12 000 kilomètres. Rappelons, pour être documentaires, que le R-34 parti d'Écosse le 2 juillet à 2 h. 42, atterrit le 6 juillet à 15 heures à Mineola (Long-Island), quitta Long-Island le 10 juillet à 5 h. 37 et atterrit à Pulhan, but de son voyage, le 13 juillet à 7 h. 56. La construction du R-34 (dont nous donnons a carcasse d'après la description minutieuse de notre grand confrère sportif,

La Vie au Grand Air) a coûté 8 millions 750.000 francs. Le hangar qui l'abrite 4 millions 150.000 francs. Le prix mensuel de l'essence, huile et gaz est de 55 000 francs. Evidemment, c'est là une grosse dépense. Surtout si l'on songe, qu'un ouragan peut tout anéantir dans moins d'une seconde. Mais ce sont des frais nécessaires à toute entreprise qui naît et veut durer. Elles sont à l'honneur de l'Angleterre qui n'a pas hésité à les engager — en vue d'ailleurs de les récupérer dans un avenir tout proche — Ah ! que ne l'imitons nous !



# Les Échos de J'ai vu...

## TRAVAUX INTELLECTUELS

La vie est chère. Les intellectuels, dans cette aventure, sont les plus malmenés. Ils commencent donc de se défendre. Un groupement comme le *Document* en est une preuve. Tout le monde connaît le cas des élèves diplômés de l'École des Chartes. Après des études longues et difficiles on offre à ces jeunes gens, au sortir de l'école des places de bibliothécaires qui sont, comme chacun sait, moins rétribuées qu'un emploi de balayeur public. Ces jeunes gens ne sont pas animés d'un grand esprit de lucre. Mais tout de même, il faut vivre. Pour se faire quelques revenus, tout en conservant leur dignité de savant, quelques uns ont fondé le *Document*. Ce groupement a pour but de faciliter et d'exécuter les recherches historiques de tout genre. Tous les travaux fournis sont signés d'un archiviste paléographe diplômé. Le groupement s'offre à établir des catalogues de bibliothèque, à certifier et authentifier par notaire, les preuves nobiliaires et autres documents généalogiques.

Les personnes éprises de « de » s'adressaient jusqu'ici à de pauvres hères à la feuille qui expédiaient le travail avec le seul goût d'empocher quelques sous.

Le *Document* veut rendre à César ce qui lui appartient.

Il serait injuste que des besogneux sans titre prennent la place des personnes qualifiées qu'une trop grande discrétion avait tenues jusqu'ici à l'écart du grand public.

## LE PONT DE CHATEAU-THIERRY

Les Américains offrent un pont à Château-Thierry, pour remplacer le pauvre vieux pont qu'en juin de l'an dernier nous avons connu si pitoyable. Avant que les Boches s'emparent d'une moitié de la ville, on avait organisé sa défense. On prenait pour faire des barricades tout ce qu'on trouvait sous la main. C'est donc ainsi que la barricade du pont comprenait — si je me souviens bien — un gros stock de fromages de gruyère, des « roues » comme on dit, et d'innombrables boîtes de conserves en caisses. Le pauvre épicier de Château-Thierry, pillé utilement par ordre, ne s'était sans doute jamais douté receler tant de « défenses accessoires ».

Non loin de là se trouvait un parfumeur. Pour lui éviter de voir ses flacons détruits par un prochain bombardement, les poilus se servirent largement dans sa boutique. Dans les rues désertes de la ville sinistre, on se donnait pour rien des frictions somptueuses. Mais la boutique du parfumeur fut bientôt abandonnée pour celle d'un tailleur où d'humbles deuxièmes classes enfilèrent à l'œil des vareuses de drap fin qui gardaient encore leurs fils blancs. Vive ment on arrachait les galons d'or. Quelques-uns sont morts là-dedans. Souvenirs, souvenirs d'hier, mais qui paraissent maintenant si vieux.

## LA CAMPAGNE ÉLECTORALE DE Mme LLOYD GEORGE

Mme Lloyd George, qui avait posé sa candidature au Conseil de district de Crickieth, s'est ainsi exprimée, dans un de ses discours : « Peut-être certains d'entre vous sont-ils d'avis, comme saint Paul, que les femmes devraient garder le silence ; mais il ne faut pas oublier que saint Paul était célibataire. »

D'autres orateurs qui soutenaient



Le général Pershing, qui a quitté la France le 1<sup>er</sup> septembre, décore pour la dernière fois des officiers aux Invalides.

sa candidature ont déclaré que le monde entier avait les yeux fixés sur cette petite élection de Crickieth où la femme du Premier anglais était candidate. Mme Lloyd George a, dit-elle, pour but de faire de Crickieth une ville-modèle.

## LE BACHOT

Le temps est passé où, étudiants timides, nous acceptions, en nous contentant de grincer tout bas les dents, les jugements défavorables de nos examinateurs.

Les derniers candidats au bachot, parce que trop peu d'entre eux étaient reçus, n'ont pas hésité à manifester bruyamment en Sorbonne, conspuant leurs maîtres des noms les moins aimables.

L'examinateur a toujours été la bête noire de la jeunesse intellectuelle. Il en est de terriblement sévères et qui se font un jeu de rouler le candidat déjà tremblant de crainte.

Anatole France se souvient encore d'un vieil universitaire aujourd'hui disparu et qui lui fit passer son bachot. C'était un pince-sans-rire très dangereux. Il avait surtout un certain air de n'y pas toucher qui dupait les candidats non avertis.

Il débutait en douceur. « Voyons, monsieur, nous allons vous interroger en géographie. Vous connaissez bien la géographie ? Répondez sans vous troubler. Commençons par des questions simples. La Seine, monsieur, qu'est-ce que c'est ? »

— C'est un fleuve, m'sieur, répondait le jeune homme mis en confiance.

— Très bien, répliquait le vieillard ravi, très bien. Et la Seine se jette dans la Manche ?

— Oui, m'sieur, approuvait l'autre.

— Et le Rhône dans la Méditerranée.

— Oui, m'sieur.

— Et le Tarn dans le lac Ontario ?

— Oui, m'sieur, répondait l'étudiant abruti par la chaleur et doucement somnolent.

— Monsieur, vous êtes un imbécile, ripostait l'examinateur furieux. Savez-vous où se trouve le lac Ontario ?

Savez-vous où se trouve le Tarn ? je vous remercie, monsieur, vous pouvez vous retirer. »

Le malheureux s'en allait alors en jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Un autre examinateur, dans la même matière et qui est mort pendant la guerre, Marcel Dubois, était au contraire l'homme le plus indulgent du monde. Les candidats à la licence le chérissaient comme un père. Il avait d'abord été très sévère. Il notait effroyablement. Mais un jour le doyen l'avait fait venir : « Vous êtes trop dur, monsieur Dubois », lui avait dit cet homme éminent.

— Mais, monsieur le doyen, avait répliqué le géographe, ce sont des ânes, ils ne savent rien, rien, rien.

— Sans doute, sans doute, mais ayez la main plus légère. Vous faites recaler trop de gens.

L'année suivante Marcel Dubois, qui notait de 2 à 5, ne donna que des 15 et même des 17. Le doyen le manda à nouveau dans son bureau : « Vous cotez trop haut, monsieur Dubois, trop haut. »

L'autre, avec un divin sourire déclara : « Monsieur le doyen, il faudrait s'entendre. J'ai changé de méthode et vous protestez encore. Je ne peux pas changer tout le temps. Vous m'avez fait changer une fois, cela suffit. »

Et Marcel Dubois continua d'administrer des quinze avec une générosité dont il n'était pas dupe.

## LE TEMPS DE LA JEUNESSE

Rester jeune ! Vœu de toute l'humanité à quelque classe qu'elle appartienne, quelque misérable que soit son existence. Vœu irréalisable, utopie, chimère... Prenons-en notre parti et voyons ce que dure la jeunesse chez tous les animaux.

Le Dr Chalmers Mitchell, de Londres, donne à ce sujet de bien curieux renseignements. Chez l'homme, le temps de la jeunesse varie entre quinze et vingt ans ; il est plus court chez les peuples habitant les régions

froides et les régions tropicales que chez ceux des pays tempérés. Les singes anthropoïdes, les plus voisins de l'homme, ont une jeunesse qui dure de huit à douze ans. Les autres, plus petits, sont moins favorisés et on peut en conclure que plus les animaux sont de forte taille plus leur jeunesse est de longue durée.

Les lions et les tigres deviennent adultes de trois à cinq ans, les léopards, les lynx, de un an et demi à trois ans, les ours bruns de cinq à six ans et les ours blancs plus tard encore. Les phoques restent enfants pendant quatre ans, les dogues jusqu'à deux ans, les lévriers et les grands chiens de chasse jusqu'à dix-huit mois, les fox-terriers jusqu'à douze mois. Les blaireaux sont adultes à un an, les loutres, les martres, les putois à dix mois.

Les plus grands des animaux terrestres, les éléphants ont une jeunesse fort longue : de vingt à vingt-quatre ans. Les rhinocéros restent avec leur mère pendant sept à huit ans, les chevaux et les ânes, domestiqués, ont une jeunesse très courte : de trois à quatre ans ; les hippopotames cinq à six ans ; les girafes continuent à grandir jusqu'à l'âge de sept ans, les chameaux jusqu'à trois ans, les bisons jusqu'à deux ou trois ans, les élans jusqu'à deux ans, les antilopes, selon leur taille, jusqu'à un an et quatre ans. Les grands kangourous quittent la poche maternelle à six mois et sont adultes à deux ans ; les petits marsupiaux sont adultes de six mois à un an.

Les castors ont une jeunesse qui dure de deux à trois ans ; les lièvres treize mois, les lapins huit mois, les cochons d'Inde cinq mois, les rats six mois, les souris quatre mois.

Ces curieuses recherches paraissent montrer que le temps de la jeunesse chez les animaux dépend de leur taille et de leur longévité. Cependant les oiseaux ne paraissent pas obéir aux mêmes règles. Ainsi les autruches, les condors, les oiseaux de paradis deviennent adultes en trois ou quatre ans ; les petits oiseaux de proie, les poules et les faisans croissent pendant deux ans, tandis que les flamands, beaucoup plus grands, sont adultes en un an.

Chez les reptiles, le développement est très lent ; il varie avec la température et le savant Dr Mitchell n'a pu donner de chiffres précis à leur sujet, pas plus pour ce qui concerne les poissons, les batraciens, les invertébrés et les insectes.

Ce chapitre de l'histoire des animaux présente d'autant plus d'intérêt qu'il pose le problème de la conservation des espèces, l'âge adulte, qui suit la jeunesse, étant celui de la reproduction.

## MISE EN SCÈNE

On ne dira plus qu'en France, on ne sait jamais faire appel aux compétences. M. Dutasta qui fut chargé de l'organisation matérielle du Congrès de la Paix à Versailles, eut pour collaborateur immédiat, M. Arnavon. Dans tout notre personnel diplomatique, personne mieux que M. Arnavon, n'était destiné à cette mission. Jadis, alors qu'il n'était que secrétaire à l'ambassade de Saint-Petersbourg, M. Arnavon, en effet, se fit connaître du grand public par une mise en scène nouvelle très curieuse de *Tartuffe* qui vit le jour à l'Odéon. Mettre en scène des comédies de Molière ou le Congrès de la Paix, n'est peut-être pas si différent qu'on s'en doute...



Germaine Larbaudière, la charmante étoile se fait applaudir à Bruxelles dans Lysis-Rata.



M. Judet, ancien directeur de l'Éclair, inculpé d'intelligence avec l'ennemi.



Au procès de Quien (X) accusé d'avoir ignominieusement vendu miss Cawel, l'Anglaise au grand cœur, dont le nom vivra dans l'histoire.



*J'ai vu.*



### LA VIE CHÈRE EN AMÉRIQUE

La vie chère est devenue un fléau mondial et l'Amérique, si riche soit-elle, en est touchée. Mais nos alliés, avec leur esprit de décision ordinaire, ont taxé à la production surtout, où l'on sait que la spéculation et l'esprit de mercantilisme se donnent aussi libre cours. Voici, à Washington, quelques clichés pris un jour de marché. Les autorités, ayant trouvé les prix demandés par les producteurs exagérés, se firent elles-mêmes marchandes pour le plus grand bénéfice des heureux consommateurs.





TU ES MALADE ?

## LE LIT. — “ TU DEVRAIS T’Y METTRE ”

DORLOTON, vingt-neuf ans.  
CABARIOT, vingt-six ans.

BRESSOL, vingt-quatre ans.  
DENIS, valet de chambre de Dorloton.

DORLOTON. — Bonjour, ami !  
BRESSOL. — Bonjour. Ah ça ! qu'est-ce que j'apprends ? Que tu es couché ? On est donc sur le dos, ma pauvre petite fillette ?

DORLOTON. — Tu vois.  
BRESSOL. — Tu es malade ?

DORLOTON. — Non.

BRESSOL. — Qu'as-tu ?

DORLOTON. — Rien.

BRESSOL. — Tu as quelque chose, puisque tu es couché.

DORLOTON. — Rien du tout, encore une fois.

BRESSOL. — Des embêtements moraux ?

DORLOTON. — Non plus. Je vais bien par tous les bouts.

BRESSOL. — Alors, je donne ma langue.

DORLOTON. — Je me couche parce que ça me fait plaisir. Tout bêtement.

BRESSOL. — Comme ça, en plein jour ?

DORLOTON. — Oui. C'est une invention à biribi Jacquot.

BRESSOL. — T'as pris un brevet ?

DORLOTON. — Tu peux te moquer. Ça m'est égal.

BRESSOL. — Et il y a longtemps que t'as innové ce petit système ?

DORLOTON. — Six mois.

BRESSOL. — C'est donc ça qu'on ne te voit plus nulle part. Voilà bien, en effet, six, sept mois même, que nous ne nous sommes pas accrochés, hein ?

DORLOTON. — A peu près.

BRESSOL. — Ce matin, j'ai pensé à toi, dans mon bain. Je me suis dit : « Ah ça ! ce vieil ami, qu'est-ce qu'il devient ? C'est pas possible. Il est crevé. »

DORLOTON. — Tu es bien gentil.

BRESSOL. — Comprends-le. C'était par affection.

DORLOTON. — Mais oui.

BRESSOL. — Alors j'ai eu l'idée de pousser jusqu'à tes lointains pénates. Et quand j'arrive on me dit que tu es couché ! Du coup, ma foi, j'ai bien cru que tu avais empoigné une maladie et que c'était le joyeux lit de douleur !

*Chez Dorloton. Un petit hôtel de garçon, boulevard Bineau. Trois heures de l'après-midi, en hiver. Dans une chambre Louis XIII, à tapisseries et à vitraux, Dorloton est au lit, un très beau lit à colonnes avec baldaquin et rideaux de vieux velours. Denis, le valet de chambre, introduit Bressol, puis se retire.*

DORLOTON. — Rassure-toi. C'est le lit de repos, le lit d'agrément.

BRESSOL. — Pourquoi te couches-tu, en somme ? La vérité ?

DORLOTON. — Pour jouir de mon lit.

BRESSOL. — Eh bien, et la nuit ? Elle ne te suffit donc pas ?

DORLOTON. — La nuit, c'est pour dormir. Quand on dort, on ne jouit pas de son lit. Tandis que dans le jour... Ah ! c'est déli-

me déshabille.

BRESSOL. — Tous les jours ?

DORLOTON. — Tous les jours. A condition que je sois bien portant ! Parce que si je suis malade, je ne me couche pas.

BRESSOL. — Pourtant, ça serait bien le cas, au contraire.

DORLOTON. — Non. Je ne jouirais plus de mon lit. Je me coucherais comme malade. Ce n'est plus ça.

BRESSOL. — Continue. Tu es sur le point de m'intéresser.

DORLOTON. — Je me mets donc dans ce divin meuble, vers les trois heures moins le quart, tel que tu me vois. Je me cale bien dans mes oreillers. On me pose, près de moi, sur cette petite table, les journaux illustrés de la semaine, des publications à images.

BRESSOL. — Que tu regardes ?

DORLOTON. — Jamais. Je n'y touche pas. Seulement elles sont là, à ma portée. Ça me suffit. Je sais que si je veux les feuilleter, je n'ai qu'à allonger le bras.

BRESSOL. — Alors, qu'est-ce que tu fais ?

DORLOTON. — Rien.

BRESSOL. — Tu dors ?

DORLOTON. — Dieu m'en garde !

BRESSOL. — A quoi passes-tu ton temps ?

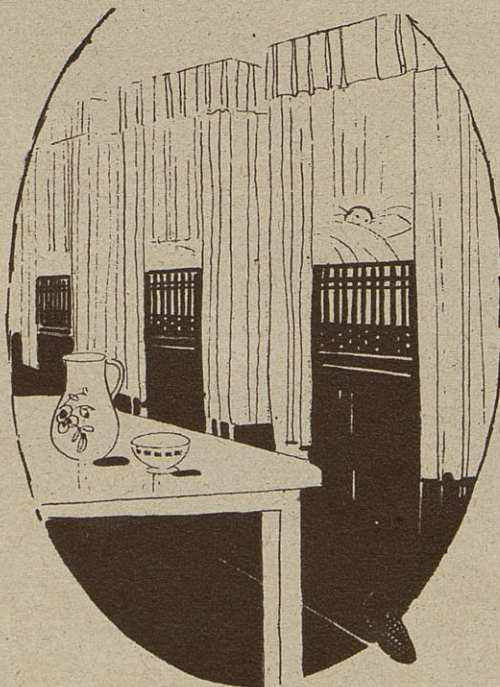
DORLOTON. — A rien.

BRESSOL. — Tu penses à quelque chose, enfin ?

DORLOTON. — Le moins possible. Ou alors à une seule chose.

BRESSOL. — Laquelle ?

DORLOTON. — Que je suis dans mon lit, en plein jour, pendant que tout le monde va et vient dans les rues. La plume de mon oreiller craque doucement... Je remue un de mes bons petits bras, une de mes chères petites jambes... Le paradis ! Sans compter qu'il n'y a rien de plus précieux pour la santé, l'intelligence, pour tout ! Le cerveau



...LE GLISSÉ D'UN CHAUSSON SUR LE PARQUET...





C'EST MONSIEUR CABARIOT.

ne travaille pas... il reste chez lui.

BRESSOL. — Oh ! ça n'est pas que tu sois coutumier de le surmener quand tu es sur tes jambes !

DORLOTON. — Plus que tu ne crois, vieil ami.

BRESSOL. — Et combien de temps restes-tu dans cet état comateux ?

DORLOTON. — Pas comateux, mon bon. Ne dis pas ce mot-là. Tu ne sais pas... Si tu savais ?

BRESSOL. — Quoi ? Si je savais ?

DORLOTON. — Si tu savais ce que c'est agréable, tu parlerais autrement ! Les sensations les plus extraordinaires de bien-être que j'aie jamais eues dans ma vie, je les ai éprouvées au lit, et dans le jour ! Au collège, d'abord, quand je carottais et que je me disais souffrant le jour de la classe de mathématiques, par peur d'être

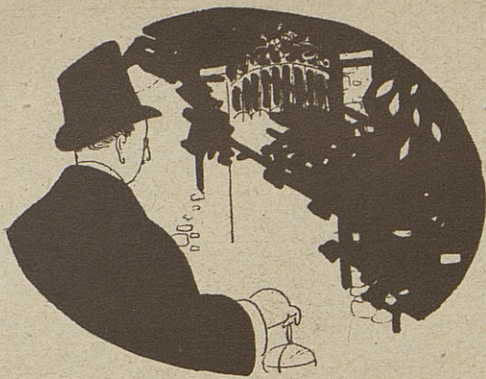
interrogé au tableau et privé de sortie le dimanche. On m'envoyait à l'infirmerie où je me couchais dans le dortoir désert, blanc, ciré. Je n'entendais vivre que moi au milieu du silence imposant que je retrouve encore, tiens, en fermant les yeux, un silence d'hospice, de communauté religieuse, rompu çà et là seulement par le glissement d'un chausson sur le parquet, ou le petit battement d'une porte vitrée. Ah ! qu'on pense à des choses, mon Dieu, dans ces moments-là ! C'est épataant !

BRESSOL. — Lesquelles ?

DORLOTON. — Pas moyen ! On ne peut pas dire. On les sent, voilà tout. Ensuite, ç'a été le tour du régiment. Dans la chambre, en plein mois d'août, l'après-midi, j'ai passé des heures exquisés, allongé sur mon lit plus dur que du chêne. Tout le monde était dehors, dans les classes, au manège... Personne autre que deux ou trois ordonnances qui astiquaient des brides en sifflant. De temps en temps il m'arrivait un juron, un bruit de gamelle qu'on envoié balader d'un coup de botte... Ah ! Seigneur !

BRESSOL. — Je ne vois pas ce qu'il y a de délirant...

DORLOTON. — Parce que tu n'as pas de



J'IRAI LE DIMANCHE TE PORTER DES PETITS GÂTEAUX.

poésie dans l'âme... Tu es fermé au rêve, à ce qui vous transporte ! Et enfin, pour t'achever, ici, dans ma chambre Louis XIII, il y a eu des jours où j'étais tellement heureux au lit que j'ai cru que je devenais fou !

BRESSOL. — Ça y est déjà un brin, tu sais ?

DORLOTON. — Au lieu de plaisanter, tu ferais bien mieux d'en essayer.

BRESSOL. — Ah non... par exemple !

DORLOTON. — Si. Tu devrais t'y mettre.

BRESSOL. — Tra la la.

DORLOTON. — Pourquoi pas ?

BRESSOL. — Nous recauserons de ça dans dix ans.

DORLOTON. — Ça te ferait beaucoup de bien. Il y a six de mes camarades qui étaient comme toi, des profanes, des réfractaires, et que j'ai amenés, petit à petit. A présent, ils y sont venus, ils se couchent l'après-midi.

BRESSOL. — Tous les jours ?

DORLOTON. — Tous les jours. Tantôt chez eux. Tantôt ici.

BRESSOL. — Comment, ici ?

DORLOTON. — Oui. Ah ! c'est que tu n'es pas au courant. Il y a ici deux chambres avec chacune un bon lit, pour les amis. On dirait que ça te renverse ?

BRESSOL. — Un peu.

DORLOTON. — Veux-tu en tâter ?

BRESSOL. — Merci.

DORLOTON. — Tu n'as qu'un mot à dire. Je sonne Denis et il te fait ta couverture. Les deux chambres sont au-dessus. On les appelle les Chartreuses.

BRESSOL. — Pourquoi ?

DORLOTON. — Parce qu'elles sont chacune tendues différemment : y a la jaune et y a la verte. Encore une fois, tu ne veux pas te payer une heure de verte ?

BRESSOL. — Non, mon petit. N'insiste pas.

DORLOTON. — Tu pourrais lire. Il y a des livres.

BRESSOL. — Je t'en prie.

DORLOTON. — C'est bon. Es-tu bête ! On aurait ri. On se serait parlé de lit à lit.

BRESSOL. — Tu me dis que c'est à l'étage au-dessus. Merci, ça serait trop époumonnant.

DORLOTON. — Mais non. Tu n'y es pas. Nous nous parlons en cognant contre la cloison. Un alphabet convenu. A, un coup. B, deux coups...

BRESSOL. — Comme dans les prisons ?

DORLOTON. — Oui, on converse très bien.

BRESSOL. — Ça ne me tente pas. Au révoir.

DORLOTON. — Tu me quittes ?

BRESSOL. — Oui, et puis, je t'assure...

DORLOTON. — Soigne ça. Parce que ça pourrait te jouer un mauvais tour. Tu me parais t'engager dans la fâcheuse voie de la démenche. Dans ce moment-ci, ça va encore, tu es à peu près lucide ; mais si tu continues, je ne te donne pas six mois pour que tu sois enfermé quelque part, du côté d'Auteuil, dans une jolie villa grillée où j'irai, le dimanche, te porter des petits gâteaux dans du papier de soie. Adieu, vieux ! (Coup de timbre.) On sonne chez toi, tiens !

DORLOTON. — Tu me quittes ?

BRESSOL. — Oui, et puis, je t'assure...

DORLOTON. — Soigne ça. Parce que ça pourrait te jouer un mauvais tour. Tu me parais t'engager dans la fâcheuse voie de la démenche. Dans ce moment-ci, ça va encore, tu es à peu près lucide ; mais si tu continues, je ne te donne pas six mois pour que tu sois enfermé quelque part, du côté d'Auteuil, dans une jolie villa grillée où j'irai, le dimanche, te porter des petits gâteaux dans du papier de soie. Adieu, vieux ! (Coup de timbre.) On sonne chez toi, tiens !

DORLOTON. — Tu me quittes ?

BRESSOL. — Oui, et puis, je t'assure...

DORLOTON. — Soigne ça. Parce que ça pourrait te jouer un mauvais tour. Tu me parais t'engager dans la fâcheuse voie de la démenche. Dans ce moment-ci, ça va encore, tu es à peu près lucide ; mais si tu continues, je ne te donne pas six mois pour que tu sois enfermé quelque part, du côté d'Auteuil, dans une jolie villa grillée où j'irai, le dimanche, te porter des petits gâteaux dans du papier de soie. Adieu, vieux ! (Coup de timbre.) On sonne chez toi, tiens !

DORLOTON. — Tu me quittes ?

BRESSOL. — Oui, et puis, je t'assure...

DORLOTON. — Soigne ça. Parce que ça pourrait te jouer un mauvais tour. Tu me parais t'engager dans la fâcheuse voie de la démenche. Dans ce moment-ci, ça va encore, tu es à peu près lucide ; mais si tu continues, je ne te donne pas six mois pour que tu sois enfermé quelque part, du côté d'Auteuil, dans une jolie villa grillée où j'irai, le dimanche, te porter des petits gâteaux dans du papier de soie. Adieu, vieux ! (Coup de timbre.) On sonne chez toi, tiens !

DORLOTON. — Tu me quittes ?

BRESSOL. — Oui, et puis, je t'assure...

DORLOTON. — Soigne ça. Parce que ça pourrait te jouer un mauvais tour. Tu me parais t'engager dans la fâcheuse voie de la démenche. Dans ce moment-ci, ça va encore, tu es à peu près lucide ; mais si tu continues, je ne te donne pas six mois pour que tu sois enfermé quelque part, du côté d'Auteuil, dans une jolie villa grillée où j'irai, le dimanche, te porter des petits gâteaux dans du papier de soie. Adieu, vieux ! (Coup de timbre.) On sonne chez toi, tiens !

DORLOTON. — Tu me quittes ?

BRESSOL. — Oui, et puis, je t'assure...

DORLOTON. — Soigne ça. Parce que ça pourrait te jouer un mauvais tour. Tu me parais t'engager dans la fâcheuse voie de la démenche. Dans ce moment-ci, ça va encore, tu es à peu près lucide ; mais si tu continues, je ne te donne pas six mois pour que tu sois enfermé quelque part, du côté d'Auteuil, dans une jolie villa grillée où j'irai, le dimanche, te porter des petits gâteaux dans du papier de soie. Adieu, vieux ! (Coup de timbre.) On sonne chez toi, tiens !

DORLOTON. — Tu me quittes ?

BRESSOL. — Oui, et puis, je t'assure...

DORLOTON. — Soigne ça. Parce que ça pourrait te jouer un mauvais tour. Tu me parais t'engager dans la fâcheuse voie de la démenche. Dans ce moment-ci, ça va encore, tu es à peu près lucide ; mais si tu continues, je ne te donne pas six mois pour que tu sois enfermé quelque part, du côté d'Auteuil, dans une jolie villa grillée où j'irai, le dimanche, te porter des petits gâteaux dans du papier de soie. Adieu, vieux ! (Coup de timbre.) On sonne chez toi, tiens !

DORLOTON. — Tu me quittes ?

BRESSOL. — Oui, et puis, je t'assure...

JE VAIS MONTER ME COLLER AU LIT POUR UNE HEURE.



VOUS ÊTES DES IDIOTS.





N°	JOUR	HEURE	NUMÉRO ET MARQUE des pigeons lâchés	N°	JOUR	HEURE	NUMÉRO ET MARQUE des pigeons lâchés	N°	JOUR	HEURE	NUMÉRO ET MARQUE des pigeons lâchés
15	2-6-16	3h25	14.427	15	2-6-16	15	183-14	15	4-6-16	11h30	787-15
<p>L'ennemi est autour de nous - je rends hommage au brave capitaine Laboureaux très grièvement blessé - (1942) Nous tenons toujours</p>				<p>L'ennemi s'est emparé des coffres N.E et N.O. je pourrais la lutte dans les gâches nombreuses réfugiés et blessés. Officiers pour tout leur dévouement et nous lutterons jusqu'au bout. Capitaine Laboureaux du 142 mort glorieusement blessures reçues en défendant la trêche N.E. Demandez pour lui légion d'honneur. 3-6-16-24 Situation inchangée. L'ennemi travaille sur les dessus et autour de l'ouvrage. Faire battre le fort par petits calibres. L'ennemi occupe en nombre nos successives premières lignes et les a renforcés. Il semble avoir une trêche avec notre ligne base au S.O. non loin 280</p>				<p>Nous tenons toujours mais nous subissons une attaque par les gaz et les fumées très dangereuse. Il y a urgence à nous dégager. Faites nous donner de suite communication optique par Souville qui ne répond pas à nos appels. C'est mon dernier pigeon Raynal</p>			

Trois messages envoyés par pigeons par le commandant Raynal lorsqu'il défendait le fort de Vaux.



Le comm' Bossut.

2 et Bossut  
1. Gros = Ad  
General  
2 et 5. drone

sommes arrêtés devant l'ennemi  
fronton allemand par l'un  
d'obus comprime à l'un des  
M. deux adjoints sont blessés.  
L'ennemi n'arrive pas à pousser  
avancée plus vite faisons  
notre possible

*D. Bossut*



Le comm' Raynal

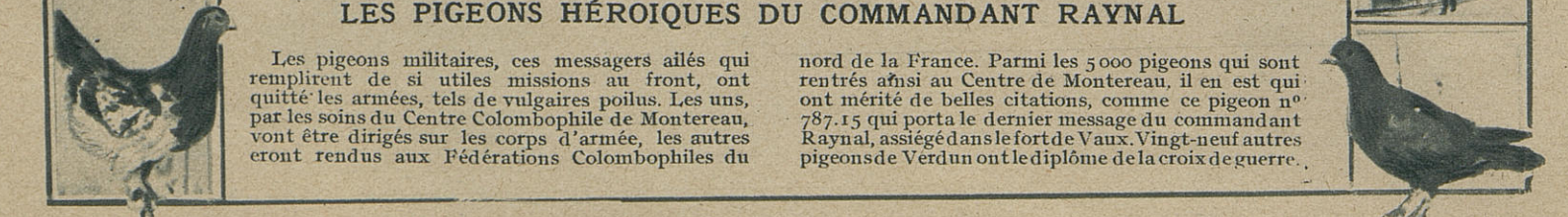
16 Jul 9.35

Le dernier message envoyé par pigeon, par le commandant Bossut, de son tank, avant de mourir.

LES PIGEONS HÉROÏQUES DU COMMANDANT RAYNAL

Les pigeons militaires, ces messagers ailés qui remplissent de si utiles missions au front, ont quitté les armées, tels de vulgaires poilus. Les uns, par les soins du Centre Colombophile de Montereau, vont être dirigés sur les corps d'armée, les autres seront rendus aux Fédérations Colombophiles du

nord de la France. Parmi les 5000 pigeons qui sont rentrés ainsi au Centre de Montereau, il en est qui ont mérité de belles citations, comme ce pigeon n° 787.15 qui porta le dernier message du commandant Raynal, assiégé dans le fort de Vaux. Vingt-neuf autres pigeons de Verdun ont le diplôme de la croix de guerre.





LA PROCESSION DE NOTRE-DAME DU PLATIN, PATRONNE DES AVIATEURS



La foule à la fête de Notre-Dame du Platin.



La procession de la Vierge tout le long du littoral de Saint-Palais-sur-Mer.



La procession à travers la campagne.



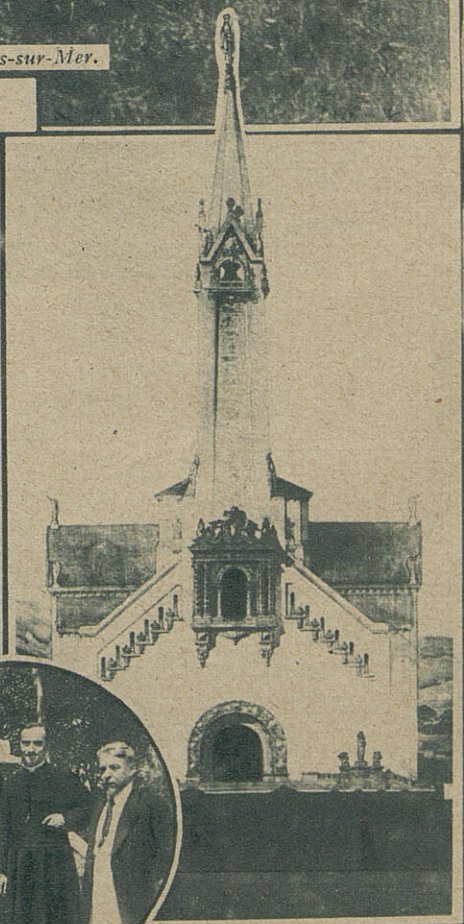
L'abbé Chanal et le prince Achille Murat.



La médaille de Notre-Dame du Platin, œuvre de Jouan, et que les aviateurs vissent sur leur appareil.



De gauche à droite : le chanoine Bouge, abbé Chanal, M. Jouan.



Le projet de l'église que l'abbé Chanal va élever à Notre-Dame du Platin.

A la manière des anciennes corporations qui se mettaient sous la protection d'un saint, les aviateurs, dès le début de l'aviation, ont adopté comme patronne la Vierge invoquée contre les fléaux du ciel sous le nom de Notre-Dame du Platin. La chapelle de la Vierge s'élève à Saint-Palais-sur-Mer, près de Royan, et c'est la fête de toute l'aviation qui y fut célébrée le 15 août par l'abbé Chanal, récemment démobilisé, au milieu d'un grand concours

de population. Mêlés à la foule, plusieurs de nos as fameux avaient tenu à apporter à leur patronne le témoignage de leur ferveur. Le général Patrick, commandant de l'aviation américaine, avait envoyé deux avions de modèle réduit que des jeunes filles tinrent à porter pendant la procession qui se déroula le long de la côte de Saint-Palais-sur-Mer. D'une villa qui domine les flots, l'abbé Chanal et le chanoine Bouge bénirent la mer et le ciel



J'ai vu.

# LA VIE A BERLIN

Par Ambroise GOT.



LES ÉLÉGANTES BERLINOISES SE PASSIONNENT AUX COURSES.

Berlin,

LA fièvre de plaisir qui ronge le peuple fait aussi des ravages parmi les riches. De grosses fortunes se sont échauffées pendant la guerre. Ces nouveaux riches veulent jouir encore plus que les autres. Ce besoin de jouissances matérielles s'est encore accru à la suite de la défaite. « A quoi bon faire des économies — dit-on — si l'Entente ou l'État allemand nous prennent tout notre argent? A quoi bon lésiner si la banqueroute bat à nos portes... Après nous le déluge! »

Tel est l'état d'âme de ceux qui devraient donner à la classe ouvrière l'exemple des restrictions, le spectacle de la dignité alliée à la douleur patriotique. Peu chaut aux nouveaux riches que l'Allemagne ait été vaincue. Ils s'y sont résignés. Ils ont cuvé leur chagrin dans le « sekt ». La révolution allemande a été prétexte à d'innombrables orgies. Depuis novembre c'est le règne du bon plaisir. L'Allemand s'est imaginé que liberté, est synonyme de licence, alors que ainsi que le dit une fois un grand Français à la Chambre, la liberté c'est le droit de se réfréner soi-même. Je dirai même que c'est le devoir de se modérer, d'endiguer ses passions et ses appétits. Les Allemands ne l'ont pas compris, et pour l'oublier ils se ruent dans les jouissances les plus vulgaires.

Le réveil n'en sera que plus tragique!

◆ ◆ ◆

Au printemps on a rétabli les courses de chevaux qui avaient été supprimées pour la durée des hostilités. Les hippodromes de Hoppegarten, Karlshorst, Crunewald, Mariendorf et Ruthleben sont la grande attraction de Berlin. Même les jours ouvrables les désœuvrés s'y rendent en foule. Tous les moyens de transport sont réquisitionnés et Sous-les-Tilleuls on voit défiler les « four in hands » les plus modernes à côté d'humbles chars à bancs. Les nouveaux riches ont leur tilbury ou leur phaéton. Des troupes de parieurs ont loué de pittoresques mail-coachs. A cause du manque de benzine et du contrôle sévère de la police qui n'autorise pas les courses d'agrément,

peu ou point de limousines. En revanche tous les taxis sont réquisitionnés. Certains propriétaires malins, pour échapper à l'inquisition de la police, camouflent leurs automobiles en voitures de place. Leur chauffeur revêt la veste de toile cirée et la casquette plate professionnelles. Il va sans dire que ces taxis marrons arborent toujours le drapeau noir.

Les dizaines de mille personnes qui affluent aux courses y vont dans un seul

lement aux courses de chevaux. Point n'est besoin aux joueurs commodes de se déplacer. Dans tous les grands cafés de la capitale on a organisé des matches de billard auxquels participent les champions les plus notoires. Un « toto » enregistre les paris qui vont leur train à en juger par les résultats de l'enquête ouverte par la police criminelle. Dans un seul des cafés-billards de la capitale, le total journalier des pontes est de 100 000 marks. Attendu que le tenancier en déduit un honnête bénéfice de 20 p. 100, il encaisse donc tous les jours 20 000 marks avec lesquels il peut aisément défrayer les champions les plus exigeants. Il y a dans la capitale une douzaine de ces grands cafés, indépendamment des établissements de deuxième grandeur. On voit d'ici les sommes folles qui sont gaspillées; le temps qui est gâché alors que pour tous les Allemands le mot d'ordre devrait être « travailler ».

« Notre peuple, me disait Foerster à son retour de Munich, est atteint d'hystérie. »

Il avait raison, le besoin de gigoter, de tourbillonner, nous présente tous les symptômes de l'hystérie. Partout on danse. On danse le « Schieber », sorte de cake-walk, dans les restaurants populaires, pendant que dans les établissements on danse le turksy-trott, la danse du dindon, le fox-trott, le trot du renard, le one-step, le two-step sont à la mode, à côté du tango argentin et de la valse viennoise. La manie d'imiter l'étranger a, en cette matière, triomphé de tous les préjugés patriotiques.

« Je suis allé voir danser au Palais de la Danse. C'est un endroit qui mérite d'être vu, digne de rivaliser avec notre Tabarin. Des bourgeoises comme il faut y frôlent des grues empanachées, mais ce n'est pas le « lokal » le plus intéressant. La correction y est de rigueur et, comme



LA GRANDE NOCE DANS LES RESTAURANTS CHICS. QUELQUES INVITÉS ONT ROULÉ SOUS LA TABLE.

but : parier. La fringale du jeu se manifeste ici comme dans l'Ostend. Le « totolimator » — c'est ainsi que se nomme le pari mutuel — n'a jamais fait pareilles affaires. Tous les records du temps de paix sont battus de loin. C'est une indicible débauche, une pagaille d'argent.

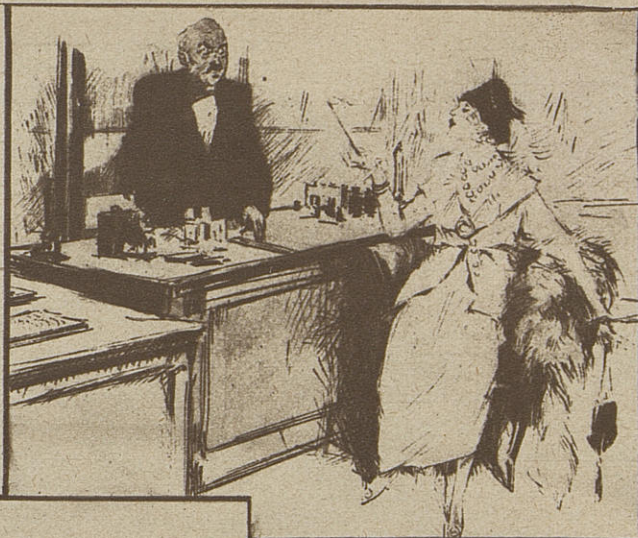
La grève des moyens de transport, qui a sévi à plusieurs reprises, n'a pas réussi à amortir la fièvre des joueurs. Le Derby, qui devait se courir à Hambourg, a été couru à Berlin à cause des troubles qui avaient éclaté dans la capitale de la Hanse. C'était tomber de Charybde en Scylla, puisque les moyens de locomotion chômaient à Berlin. Les parieurs n'ont pas voulu qu'on ajournât les courses. La foule était immense. Les uns à pied, les autres en cabriolet ou dans des véhicules de fortune, se sont rendus en masse au champ de courses. L'encaisse du « Toto » — c'est l'abréviation usuelle pour « totolimator », abréviation qui pourrait amener de fâcheux quiproquos en français — fut supérieure à celle des journées précédentes.

La rage du jeu ne se manifeste pas seu-



LES BERLINOISES SUR LA PLAGE A LA MODE. LA COURSE SUR LE SABLE.





**LES NOUVEAUX RICHES  
LE CONNAISSEUR :**

— Ce doit être un morceau colos-  
salement difficile !  
— Pourquoi ?  
— Parce qu'ils y travaillent à  
deux et n'ont pas encore terminé.

on ferme relativement tôt, vers  
minuit et demie, bien que l'heure  
légale soit onze heures et demie,  
les danseurs n'atteignent pas  
encore au degré d'exaltation qui  
frise l'hystérie.

Il est des locaux où l'observa-  
teur se défraye à meilleur compte.  
Je ne parle pas du Palais de  
Glace où l'on danse des pantomi-  
mes sur roulettes et où je me  
suis royalement ennuyé en sa-  
blant du sekt au jus de pommes.  
Je pense aux multiples clubs de  
danse, aux « Tanzlokale » qui ont  
poussé comme des verrues dans  
tous les quartiers de Berlin et  
en particulier du centre, aux  
alentours de la Friedrichstrasse,  
de la Dorotheenstrasse, la Franzö-  
sischestrasse, etc... Là, on peut  
valser, tanguer, rouler, trotter et  
galoper jusqu'à ce que l'aube aux  
doigts dorés fasse pâlir les reflets  
des ampoules électriques, jusqu'à  
ce que, la bourse allégée et l'esto-  
mac lourd, un concierge cérémoni-  
eux ne vous mette courtoisement  
à la porte en vous tendant  
la dextre pour que vous y placiez  
un pourboire.

Les pourboires ont déjà été  
supprimés, dit-on, or on en requiert partout ;  
il en faut pour le portier, pour le chasseur,  
pour le lift-boy, pour les gardes-robiers, pour  
le piccolo, pour le garçon, et j'en passe.

Afin d'é luder la « Polizeistunde » — nous  
dirions l'heure de fermeture légale prescrite  
par la police — onze heures et demie, les  
entrepreneurs, ou plutôt les profiteurs de  
l'avachissement social, ont fondé des clubs  
de danse. Ils se sont associés à trois ou quatre  
pour créer des fox-trott clubs. Il en est surgi  
partout. Dans ces soi-disant clubs, on danse  
toute la nuit et surtout le sekt y coule à flots.  
L'addition est toujours épicée, et malheur  
au client qui n'a pas conservé une étincelle  
de sagacité, il est « plumé » selon les règles.

Je suis allé dans un de ces « tanzlokale »,  
sis au deuxième étage, l'Admiral Palast,  
dans la partie septentrionale de la Friedrich-  
strasse, au delà du chemin de fer urbain.  
Un ascenseur vous conduit au second qui,  
pendant le jour, est un cinématographe ; à



LA LEÇON DE DANSE ET LA DANSE EN FAMILLE,

dix heures, le cinéma se métamorphose en  
salle de danse ; des tables sont amenées qui  
forment le pourtour. Comme c'est une société  
exclusive, « Eine geschlossene Gesellschaft »,  
il faut être introduit. Des demi-mondaines



COQUETTERIES DE BAINRUSE.

LA NOUVELLE RICHE. — « Je ne veux  
pas du mercure dans le thermomètre.  
Je trouve ça vulgaire. Tout le monde  
en a. Mettez-y de l'or, je vous prie ».

aux aguets se prêtent complai-  
samment à cette cérémonie.  
Sur un bulletin, le nouveau-  
venu inscrit son nom et son  
adresse, l'introducteur ou l'in-  
troductrice signe et le tout  
est joué. Après avoir déboursé  
deux marks, vous voilà membre  
— pour la soirée — du fox-trott  
club ou d'une société analogue  
« pour la culture de la sociabi-  
lité ». C'est ainsi que s'appellent  
généralement ces sociétés d'at-  
trape-nigauds. Vous déposez votre  
chapeau au « Kleinderlaufbe-  
wahrungsraum » ou « chambre  
pour la conservation des vête-  
ments », élégant germanisme qui  
a évincé le mot français garde-  
robe, employé du reste à tort  
pour vestiaire. Coût : deux  
marks, et vous entrez.

Un orchestre de démons rouges  
râcle des violons avec frénésie  
et arrache de leurs fauteuils les  
plus impassibles des visiteurs.  
Tout le monde tourbillonne, tout  
le monde semble atteint de dé-  
mence ; des femmes échevelées,  
les épaules et le dos nus, bondis-  
sent en faisant des gestes fous,  
d'autres trépignent, s'enfuient,  
ce pendant que leurs partena-  
ires avec des mines lubriques  
les rattrapent à la sortie et les  
enlacent. Entrechats et con-  
torsions. Il faut venir ici pour se convaincre  
de l'origine simiesque de l'homme, pour  
constater combien nous touchons de près à  
l'animal.

Dans les intervalles, on trinque du sekt ;  
les coupes se vident au milieu des rires qui  
sonnent faux et des plaisanteries obscènes.  
Les garçons emportent les bouteilles à moitié  
vides et les remplacent incontinent sans  
interroger les noctambules.

A deux heures, je suis parti. Il y avait  
dans la salle la même foule, qui ne mani-  
festait aucune intention de s'en aller et qui  
trépidait sans relâche au grincement endiablé  
des violons. Ils resteront jusqu'au premier  
rayon du soleil.

Berlin danse, Berlin noie ses soucis dans le  
« sekt », cherche l'oubli dans les oripeaux  
des aventurières, dans le luxe de toc des éta-  
blissements de plaisir.

AMBROISE GOT.



# La Science pittoresque

## L'ATELIER DE L'AMATEUR (1)

Nous avons résumé en quelques lignes dans notre causerie d'il y a quinze jours, tout un vaste programme que nous tâcherons de réaliser par des conseils, en semant des idées, et comptant aussi beaucoup sur celles mêmes de nos lecteurs. Que les ouvriers spécialistes, les contre-maîtres viennent à notre aide pour nous éclairer du fruit de leur expérience. Ils nous enseigneront leurs procédés, leurs tours de main, leurs trucs professionnels; ils seront nos maîtres et nous leurs élèves dociles. Amateurs, décidez-les à venir à nous.



Le première condition à remplir, pour un amateur, est de posséder un petit atelier. Nous en avons reproduit les objets essentiels dans notre numéro 217 (15 août). Apprenons-lui, aujourd'hui, comment il doit s'installer, de quels meubles et de quels outils il doit s'entourer en nous limitant aux objets strictement nécessaires. Si l'on peut disposer d'une pièce au rez-de-chaussée il faut commencer par se procurer un établi de menuisier muni de son étau en bois, d'un volet, d'une sauterelle, et d'un maillet, indispensables pour maintenir dans n'importe quelle position toutes les pièces de bois que l'on veut façonner. On l'installe en pleine lumière, près d'un mur. Autant que possible sur un sol de terre argileuse bien battue; les planches, les carrelages ne valent rien parce qu'ils se détériorent ou se brisent très vite sous les chocs. De plus, un outil tombant sur du carrelage peut se casser.

Ensuite il faut une ou deux scies: scie à *refendre* à lame large et bien régulière qui permettra de débiter les pièces de bois; scie à *chantourner*, solide scie à découper à lame étroite, destinée à faire des courbes: plus la lame est étroite plus on pourra tracer des courbes à faible rayon, mais aussi plus elle est difficile à manier! Une lame d'un centimètre de largeur convient tout à fait à des travaux d'amateur. Les lames sont montées fixes ou à *demande*, c'est-à-dire sur pivots permettant de leur faire prendre toutes les positions voulues par rapport à la monture. Il convient de préférer cette seconde monture à la première. D'autres, comme la scie à araser, la scie de jardinier, seraient encore utiles mais les deux premières suffisent dans la plupart des cas, l'amateur peut, d'ailleurs, se procurer les autres par la suite s'il le juge nécessaire.

Viennent ensuite les rabots: un *riflard* pour dégrossir, une *varlope* pour dresser et planer, un *rabot* pour finir. Préférez aux anciens rabots, que tout le monde connaît, les rabots dits américains, entièrement métalliques, dont le réglage des fers s'effectue à l'aide d'une vis. Lorsque vous aurez des planches à assembler il vous faudra, pour creuser les rainures, un *guillaume* dont le fer est aussi large que le bois, et deux *bouquets* dont l'un taille la languette et l'autre creuse la rainure.

Vous aurez encore besoin de *ciseaux* de différentes largeurs, d'une *gouge* et d'un *bédam*, ce dernier pour creuser les mortaises. Procurez-vous aussi un couteau à deux mains ou *plane*, une hache à main, quelques râpes demi-rondes, à queue de rat, un vilebrequin ordinaire ou mieux un système américain, une petite collection de mèches, tarières et fraises, une vrille, un Té à dessin, un fil à plomb, une équerre ordinaire, une équerre à ongles, un trusquin, un compas d'épaisseur et un compas droit.

Ce matériel est plus que suffisant pour commencer votre apprentissage

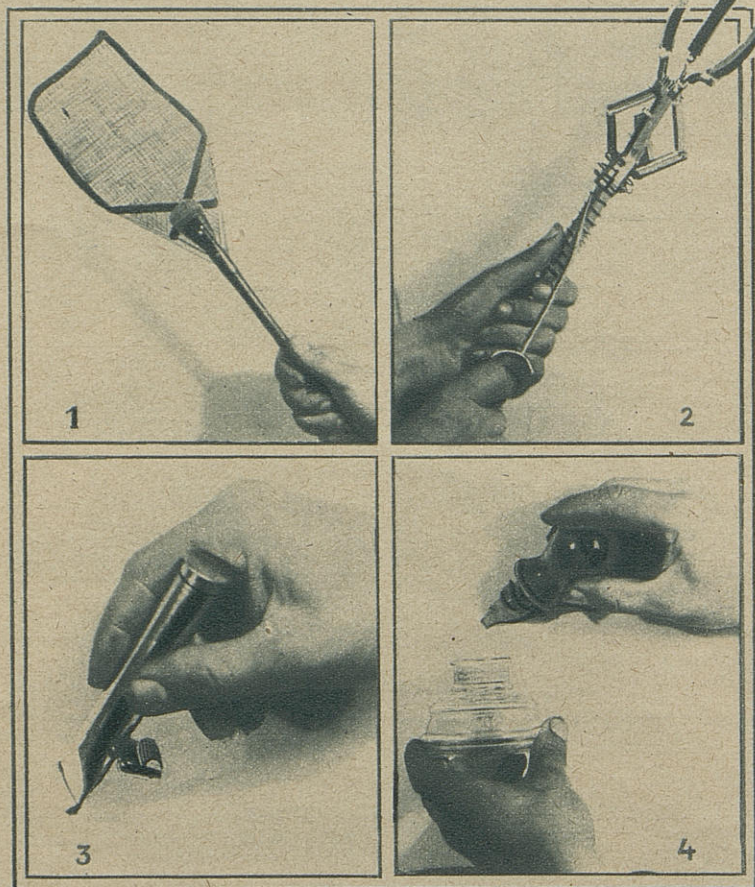
(1) Voir le commencement de cet article dans le n° 217.

de menuisier amateur. Il convient cependant de le compléter par une meule et une pierre à huile, cette dernière permettant de repasser les outils.

L'usage de tous ces outils est tellement simple qu'il nous paraît inutile de nous livrer à la moindre récapitulation sur ce sujet. D'ailleurs, il n'est personne pour ne savoir se servir d'une scie ou d'un rabot. Mais si l'on veut faire une mortaise, par exemple, il est nécessaire de tenir convenablement le ciseau ou mieux le bédam; mais chacun aura toujours la possibilité d'entrer à l'atelier d'un menuisier pour le voir opérer. On prendra là quelques leçons de dégrossissage professionnel,

les petites branches qui donneraient de beaux fruits l'année suivante. Alors en employant des cueille-fruits, mais tous ne jouissent pas d'une très bonne réputation; ils meurtrissent ces épidermes délicats.

Le modèle que représente notre dessin donne toute satisfaction. Il est constitué par trois lames garnies de feutre qui s'ouvrent lorsque l'on tire sur un anneau attaché à une ficelle qui pend le long de la perche. Celle-ci s'emmanche dans une douille métallique et peut être aussi longue qu'on le désire. De sorte que tous les fruits d'un arbre, quelque haut perchés qu'ils soient, passent directement dans le panier sans heurter le moindre obstacle.



Quatre petits appareils fort commodes et qui rendent de réels services: (1) tue-mouches; (2) cueille-fruits; (3) colleur pour timbres-poste; (4) pot de colle Le Pratic.

d'apprentissage, qui seront beaucoup plus utiles que toutes les recommandations écrites possibles. Il ne faut pas se rebuter, surtout en présence des premières difficultés, des premiers insuccès et surtout ne pas vouloir, du jour au lendemain, fabriquer une armoire. Que les premières créations demeurent dans un domaine tout à fait banal: rabotage de plancher, confection d'un clavier, d'une réglette porte-outils que l'on fixera au mur, d'un manche de marteau, etc. et l'on n'éprouvera pas de désillusions. L. F.

## CUEILLE-FRUIITS

L'heure de la cueillette des fruits approche. Les pommes et les poires de bonne mine vont faire leur apparition sur les marchés, déjà les premiers apparaissent. On les cueille à la main pour ne pas les blesser, avec d'innombrables précautions; car les fruits quelque peu abîmés perdent toute leur valeur marchande.

La cueillette à la main n'est pas toujours facile et les échelles cassent

l'ouverture, qui colle le couvercle, etc. Bref, le traditionnel flacon à colle, que l'on garde faute de mieux, nous cause bien des ennuis.

Le *Pratic* se présente sous un aspect beaucoup plus séduisant. D'abord il n'y a pas de pinceau. Le liquide est contenu dans un flacon qui se pose renversé sur un récipient en verre dans lequel on met un peu d'eau. Le bouchon du flacon est constitué par une sorte de tétine de caoutchouc, aplatie comme un pinceau à son extrémité et portant, à quelques millimètres de sa pointe, un petit trou par lequel peut s'écouler la colle.

On s'explique l'utilité de l'eau du récipient: elle empêche la colle de sécher à l'extrémité de la tétine, de sorte que l'on peut s'en servir à n'importe quel moment. Pour déposer un peu de colle sur le bord d'une feuille de papier, par exemple, on prend le flacon à la main et on promène la tétine, à plat, sur la partie à coller, en appuyant un peu de manière que la colle puisse s'échapper par le trou. Le plat du caoutchouc étend la colle convenablement sans en laisser déposer une trop grande quantité en un point quelconque du parcours.

Le *Pratic* est très propre et fournit un travail très soigné.

## COLLEUR POUR TIMBRES-POSTE

Un jour dans la salle d'attente d'un bureau de poste, les employés virent pénétrer une Anglaise jeune et jolie accompagnée de sa gouvernante. Miss acheta quelques timbres, se plaça en face de sa suivante et passa délicatement la face gommée de chaque timbre sur la langue docile qui lui était tendue avant de les coller sur les lettres. L'Anglaise eut ce jour-là son petit succès.

Tout le monde ne peut s'offrir un colleur aussi perfectionné mais chacun peut s'en procurer un autre plus pratique et moins coûteux: celui que représente notre image.

C'est un tube nickelé dans lequel on met de l'eau. Cette eau imbibé une mèche plate que l'on passe sur l'enveloppe à la place même où doit être collé le timbre. Cette place s'est suffisamment humidifiée pour que l'on puisse y mettre la figurine qui se colle sous la pesée du petit rouleau de caoutchouc fixé lui aussi au colleur.

C'est très proprement fait, très hygiénique et très rapide.

## UN BERCEAU PORTATIF

En voyage, en promenade, les tout jeunes bébés aiment le repos. Ils dorment, entre deux repas, sur les genoux de la maman, de la nourrice et ils manquent de confort. Pour eux, le confort réside dans le berceau mollement suspendu qui leur évite toutes les secousses et l'on sait qu'il est nécessaire absolument à la santé de bébé que la plus grande tranquillité preside à son sommeil. Bien des maladies, dont on ignore l'origine, n'ont pas d'autre raison qu'un repos troublé.

Un Américain a inventé pour eux une jolie construction. Quatre pieds soutiennent un tube métallique horizontal pourvu de deux crochets auxquels on attache les deux cordes qui soutiendront le berceau, véritable petit hamac en miniature. Le tissu du berceau est tendu sur un cadre rectangulaire également en tubes métalliques, ou simplement en bois, dont les deux grands côtés peuvent se plier au milieu. Le berceau est ainsi très transportable et peut même, si on le désire ou si on a oublié le bébé à la maison, servir de sac pour les provisions.

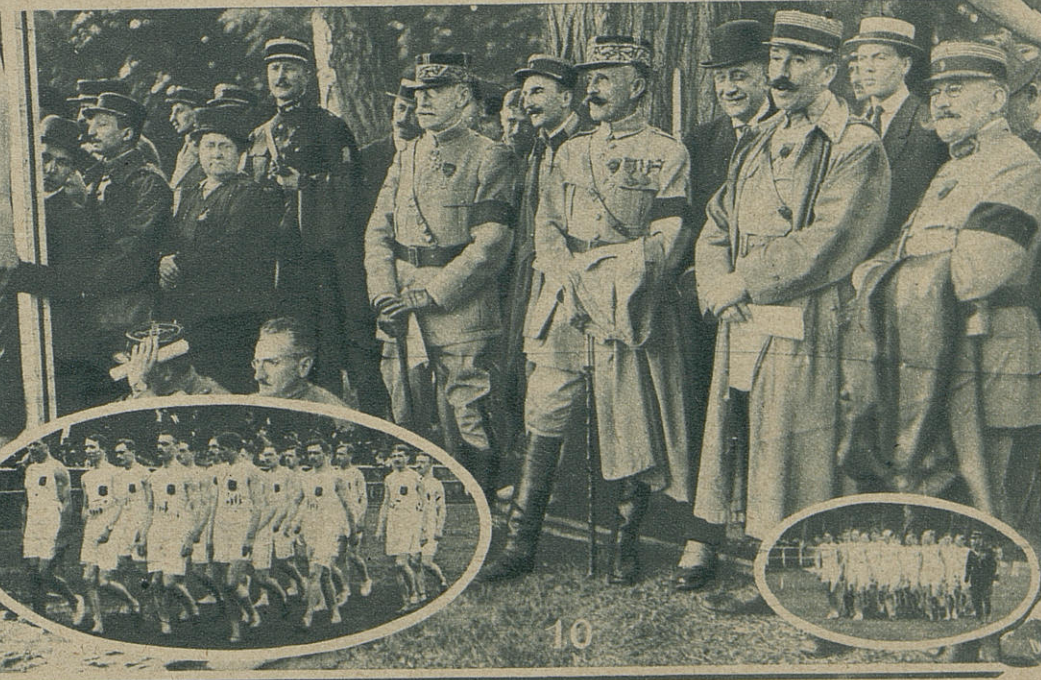
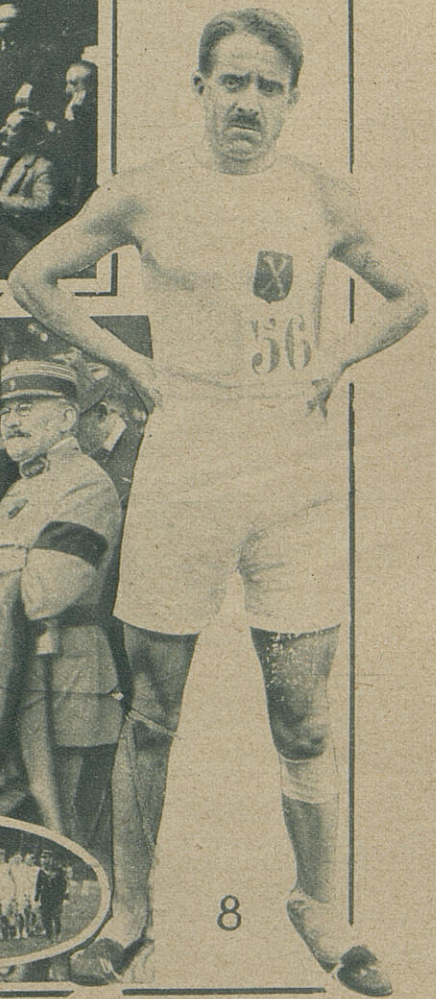
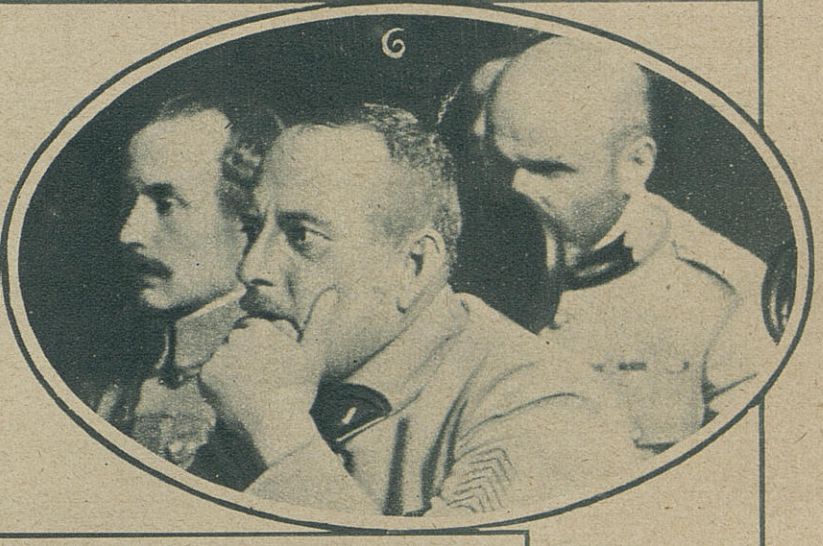
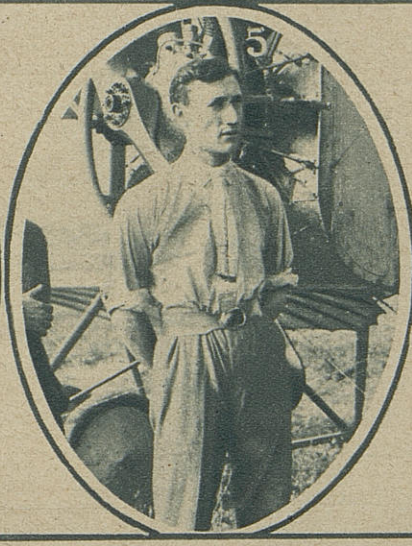
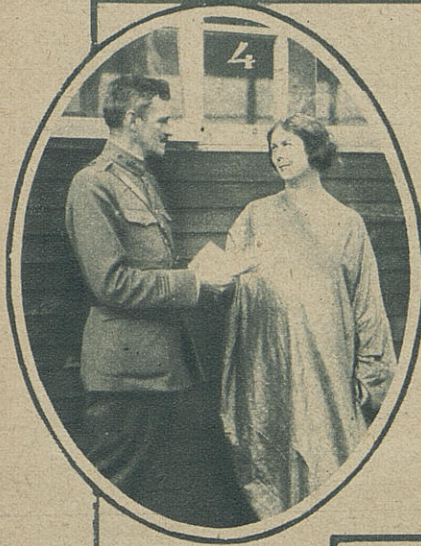
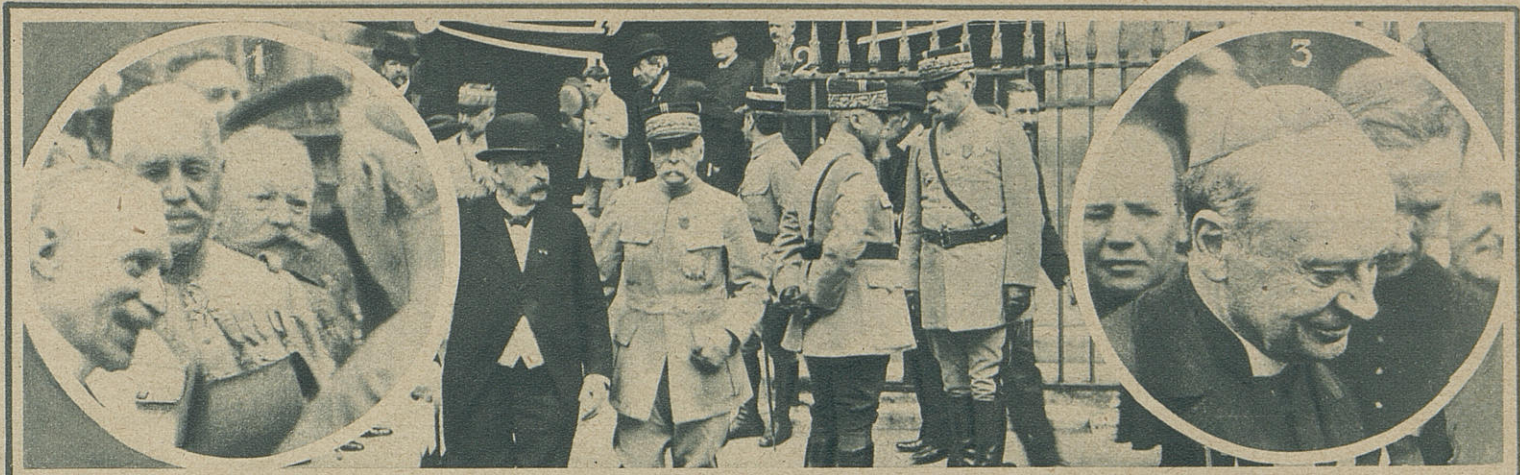
## TUE-MOUCHES

J'ai Vu a dit qu'il fallait faire la guerre aux mouches. Voici une arme très meurtrière et qui ne leur laisse pas le temps de fuir. C'est une sorte de filet d'acier en fil de très faible diamètre et finement tressé. Il possède la souplesse qui convient et une ménagère armée de cet outil a tôt fait de se débarrasser de toutes les mouches qui courent dans son logis. Il ne nous paraît pas nécessaire de nous étendre sur la construction de cet appareil; notre photographie enseigne à mieux nos lecteurs qu'un rapport de technicien.

## POT DE COLLE « LE PRATIC »

La colle est un liquide précieux, mais fort désagréable à manipuler. Le pinceau traditionnel en prend toujours plus qu'on voudrait et sans souci des besoins dépose de larges gouttes là où une légère couche suffirait. Et puis le goulot du flacon se garnit peu à peu de colle durcie qui retient le pinceau, qui rétrécit





**PETITS FAITS DE LA SEMAINE**

(1) M. Deschanel, qui a représenté la France à Dinant, est reçu par le cardinal Mercier et le haut clergé. — (2) Aux obsèques du général de Boisdeffre : la sortie des généraux de l'église Saint-Tomas-d'Aquin; au premier plan, général Pau. — (3) Le cardinal Amette visite Boulogne où une Boulonnaise lui souhaite la bienvenue. — (4) Isadora Duncan, la grande artiste, reçoit les remerciements d'un officier américain pour avoir mis à la disposition des soldats blessés son pavillon de Bellevue. — (5) Un émule de Godefroy, l'aviateur Maçon, qui passa en aéro sous une arche du pont du Var. —

(6) Le colonel Camus présidant les débats du procès de Quien accusé d'avoir livré miss Cavell. — (7) Le lieutenant Grégoire gagnant des 100 mètres au championnat Saint-Cyr Polytechnique. — (8) Lieutenant Oradona, gagnant des 400 mètres. — (9) À la première séance des États généraux des régions dévastées : M. Ribot préside et prononce le discours d'ouverture. — (10) Au championnat qui mit aux prises les équipes de Saint-Cyr et de Polytechnique, le 31 août. Au premier plan, les généraux de Tannant et Crumer, commandant les écoles. En médaillon les concurrents défilent.



# Les Temps Nouveaux

## LES TRAITEMENTS DE NOS FONCTIONNAIRES SONT ENCORE INSUFFISANTS

Vous avez lu que l'Angleterre allait augmenter en proportion considérable des traitements qui pourtant n'étaient pas disproportionnés comme les nôtres. Je voudrais que l'Etat français, s'il le peut, fit preuve d'une égale libéralité. Question d'ordre. Ce qu'on perdrait en accordant des augmentations raisonnables, serait gagné par une réduction dans le nombre des emplois, sans faire tort aux droits acquis, puisque les hommes sont mortels. Avant la guerre, les hommes du Parlement s'étaient voté à eux-mêmes certains 15 000 francs d'indemnité annuelle qui firent pousser à la France les hauts cris. Personne n'aurait soufflé mot si les politiciens avaient compris qu'ils n'étaient pas seuls au monde à devoir faire face à l'enchérissement de tout. Qu'ils le comprennent à présent. Sinon, la justice n'aura plus de magistrats, l'école n'aura plus de professeurs, l'Etat n'aura plus de « bons serviteurs ». Déjà, les officiers d'artillerie quittent à l'envi ses ateliers et ses manufactures. Les administrations privées, elles-mêmes, forcées de se régler sur l'exemple officiel, n'auront plus guère que des employés découragés... Un grand danger est à redouter : la lassitude de cette bourgeoisie moyenne et petite qui donne au pays son cadre. Pensez à l'élève de Centrale qui gagne moins que son tourneur et rêve que si la société était bouleversée, sans qu'il y fût directement pour rien, il pourrait du moins décrocher sans « déshonneur » et même avec profit. Il se trompe, je sais... L'on sera sage pourtant d'éviter qu'il se dise dans son cœur secret : « Ma foi, tant pis... »

EUGÈNE MARSAN. — (L'Opinion.)

## LA RENAISSANCE DU RÉGIONALISME

Le Régionalisme est en marche, et il se démontre en marchant. Pour en marquer la bienfaisance, plus ne sera besoin désormais de démonstrations théoriques. Il suffira d'écrire l'histoire des pays libérés pendant ces dix derniers mois, de montrer leurs usines, de narrer les efforts inouïs d'une population de sinistrés impatiente de revivre et se heurtant à une administration centralisée forcément sourde, aveugle et paralytique. Le malheureux qui, pour reconstruire sa maison, son usine ou son humble mobilier a été promené du ministère des régions libérées au ministère de la reconstitution, du ministère des travaux publics au ministère des finances, du ministère des finances au président du conseil, sait désormais que des ministres, même animés de bonne volonté, des fonctionnaires, même zélés, ne suffisent pas pour accomplir l'œuvre de relèvement, parce que leurs intentions se heurtent, se contrecarrent et se nient, parce qu'ils ne sont eux-mêmes renseignés et éclairés que par des fonctionnaires profondément ignorants des mœurs, du caractère et des besoins des régions où le hasard des nominations les a placés, parce que la région elle-même, privée de ses organismes naturels, n'a pas les moyens de discuter ses intérêts et de les défendre utilement au sein d'assemblées compétentes, parce que nos provinces, dépouillées de leur personnalité, condamnées par un pouvoir jaloux à vivre uniquement et perpétuellement la vie de l'Etat et non la leur, sont séparées de leurs richesses et divorcées d'avec leur énergie productrice, et qu'ainsi la France, au lieu de s'embellir avec toutes les activités libres et fécondes éparses sur son sol, se dessèche en se concentrant.

MARTIN-MARNY. — (L'Opinion.)

## RÉFLEXIONS SUR LA MODE

Je ne suis pas allé à Deauville. Mais les privilégiés qui en reviennent m'affirment que la fameuse saison d'août y fut très gaie. Certains moralistes disent même : *trop gaie*. Comment serait-il possible d'être trop gai ? La gaieté n'est-elle pas le soleil de l'âme ? Nous avons déjà la victoire pénible, alourdie par mille soucis financiers. Ce serait le comble si nous devions avoir maintenant la victoire triste et funèbre. On ne travaille bien que dans l'allégresse. L'hymne à la production doit s'orchestrer sur une musique alerte et pimpante, et non sur un air à porter le diable en terre.

Tout se réduit à une exaspération de la



LE TOMBEAU DU GRAND COLBERT

Voici que l'on vient de célébrer avec éclat le tricentenaire de Colbert. Disons en passant qu'il faut voir dans les hommages exceptionnels rendus à sa mémoire non seulement un témoignage de gratitude à l'homme qui fit du de Louis XIV l'apothéose que l'on sait, mais encore une marque de regret qu'aucun de nos hommes d'Etat n'en possède les éminentes vertus. Quoiqu'il en soit, nos lecteurs nous sauront certainement gré de reproduire ici le monument que la piété de ses admirateurs lui éleva l'église Sainte-Eustache. Il est peu connu. Coysevox le sculpta sur des dessins de Lebrun.

coquetterie, à une hardiesse plus osée dans l'art de représenter la beauté féminine, qui témoigne de quoi ? De ce qu'il y a moins d'hommes tout simplement ! C'est une conséquence de la guerre. Il y a trois Aphrodites pour un Hermès. Elles emploient, pour sa conquête, les armes que leur a données la nature. Et ces armes n'ont pas varié depuis le temps que Vénus, Minerve et Junon se disputaient l'unique femme du beau Paris. Est-ce que la sage Minerve et l'altière Junon étaient des éhontées ? Allez voir pourtant dans quel costume elles se présenterent au berger, et si elles laissèrent à Vénus les avantages du décolleté !

En outre, il s'est produit à Deauville ce qui s'est vu dans le Paris du Directoire, après les guerres de la Révolution et la Terreur. La jeunesse comprimée se dilate. On respire, et, pour mieux respirer, les jeunes poitrines enlèvent leur corset. Il y aura toujours des madame Tallien ou des mademoiselle Lange pour aller plus loin, et pour enlever la chemise. Licence débridée d'un jour ! Tout ça se tasse. La pieuse Restauration arrive et les pantalons retombent pudiquement jusqu'aux bottines.

MAURICE DE WALEFFE.

## LA VICTOIRE

On oublie trop que la défaite comme la victoire est d'ordre psychique. Les faits sont les éléments du jugement, mais l'idée qu'on en tire est fonction du cerveau qui les élabore. Or, les Allemands ne se croient pas vaincus. Ils n'ont pas subi l'invasion, qu'ils ont su éviter à la dernière minute. Et leur conception de la guerre n'en a pas été atteinte.

Sans doute ils ont dû céder à la force, mais à une force qu'aucun Etat adverse à lui seul n'a pu leur opposer ; et ils peuvent se demander si la puissance collective qui les a soumis pourra une autre fois être réunie contre eux.

D'ailleurs, cette guerre a bien été terminée par la force, conformément à leur doctrine. Ils savent qu'ils sont un grand peuple de soixante millions d'hommes et ils comptent sur l'immense Russie pour leur donner des ressources inépuisables.

Or, la France va rester seule, petit pays insuffisamment peuplé, dévasté et encore mal organisé, à côté de cette agglomération humaine, énorme et hostile.

D<sup>r</sup> T...

## BRAVO, LE NORD

L'exemple que nous donnent les industriels du Nord doit être un précieux encouragement pour tous ceux qui ont foie dans la grandeur de notre pays.

En silence, malgré les obstacles accumulés par cinq années de joug allemand (outillage détruit ou volé, absence de matières premières et main-d'œuvre, etc.), nos compatriotes se sont mis résolument au travail et les résultats obtenus au point de vue de la reconstitution industrielle sont particulièrement réjouissants.

Pour ne citer que l'industrie textile, l'œuvre accomplie est considérable.

C'est ainsi que la maison Lepoutre, de Roubaix, vend actuellement au prix de 65 francs le kilo le tissu de robe bon teint, alors que le même produit valait 85 francs il y a deux ou trois mois. D'autres suivront : les César et Joseph Pollet, les Sion, les Leclercq-Dupire, les Tiberghien, etc., sont déjà sur la voie.

Le peignage et le tissage eux aussi, grâce à la ténacité des efforts d'industriels avisés, tels que Eugène Motté, Jules Defurmont, Le Blan, Crépy, Saint-Léger, Thiriez, pour ne citer que ceux-là, reprennent leur essor.

Certes, les chiffres d'avant-guerre sont loin d'être atteints, mais certains symptômes font présager un avenir des plus rassurants.

Des commandes sont parvenues de l'étranger, surtout d'Angleterre, ancienne cliente de l'Allemagne.

Il y a un indice à retenir.

Dès que la crise du fret sera résolue, les laines argentines pourront nous fournir la matière première nécessaire au plein développement de nos usines, et les statistiques de la production lilloise pourraient, dans un temps prochain, étonner même les esprits les plus optimistes.

## LA BOURSE

Le marché, cette semaine, a manqué totalement d'intérêt. C'est la période des grandes vacances ; une grande partie de la clientèle est absente, et d'autre part on hésite à effectuer des opérations quelconques, avant que l'on soit fixé sur les résultats de la discussion engagée à la Chambre au sujet de la ratification du traité de paix.

Variations presque nulles sur nos fonds nationaux, de même que sur les fonds d'Etat étrangers.

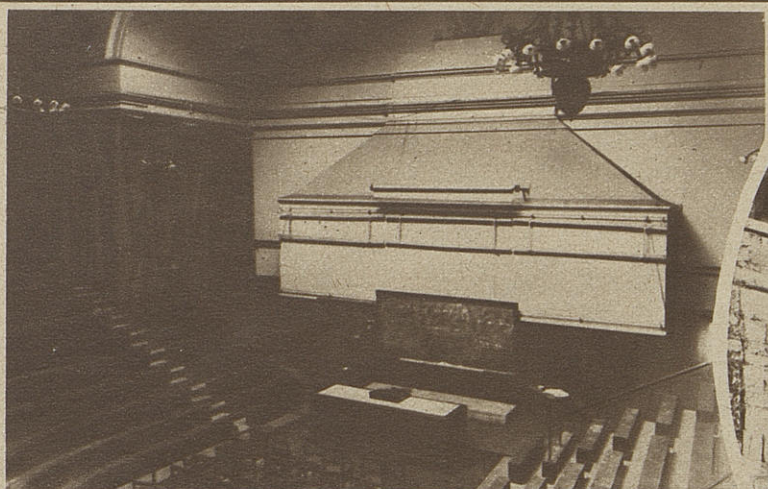
Chemins de fer français, grands établissements de crédit, valeurs métallurgiques et de phosphates bien tenus.

Les changes sont toujours tendus.

G. LAVAINE.



LA GRANDE PITIÉ DU MUSÉUM



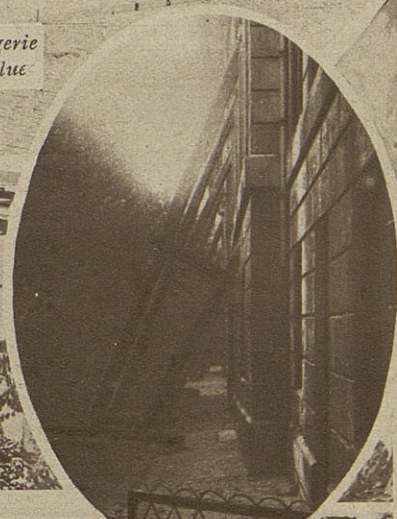
L'amphithéâtre du Muséum.



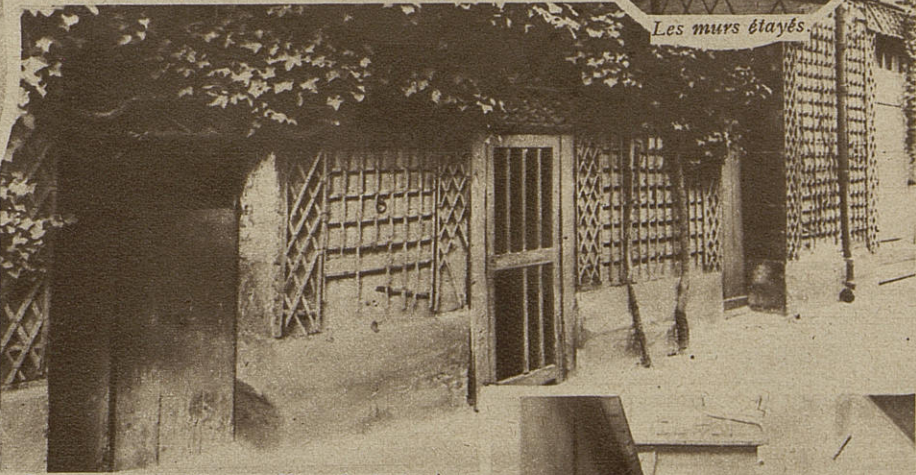
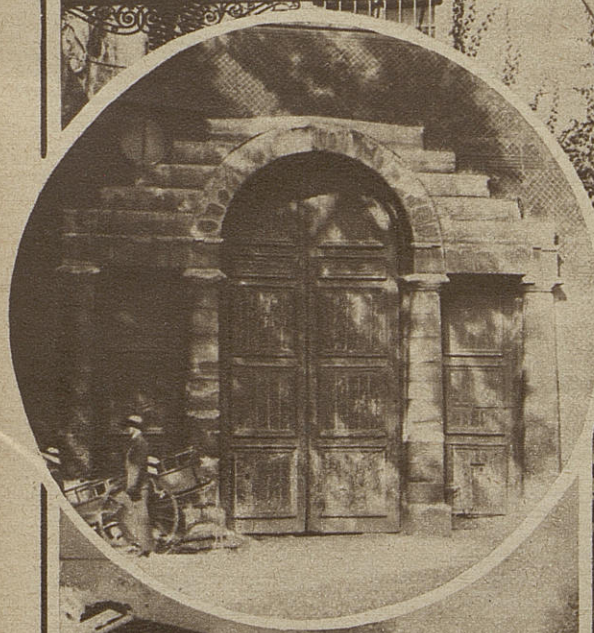
Façade de l'orangerie  
aux portes vermoulues



Une des façades d'où le plâtre s'effrite.



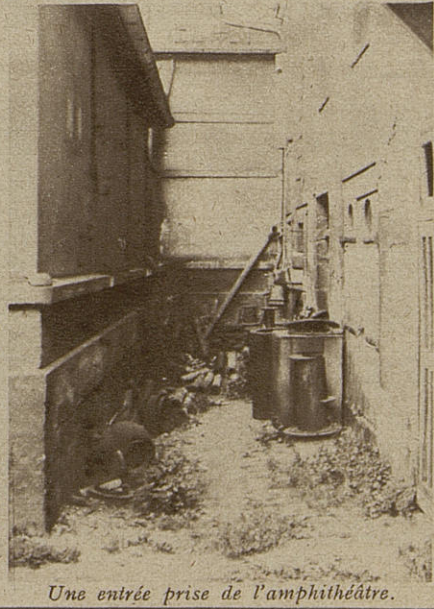
Les murs étayés.



Deux entrées du Muséum. Voyez les portes !...



Un capharnaüm devant une des façades.



Une entrée prise de l'amphithéâtre.

Nous avons dit dans notre dernier numéro dans quel état sordide se trouvait le Collège de France. Aujourd'hui nous publions quelques documents sur le Muséum dont la misère est tout aussi grande. Que nos lecteurs sachent bien que cet immense musée — bâti il y a près de trois siècles — renferme des collections prodigieuses de minéraux, de plantes et d'animaux, et que les maîtres qui y ont professé ont fondé les méthodes des Sciences Naturelles. Le grand Pasteur, lorsqu'il étudiait les moyens de livrer les hommes de ce fléau : la rage, avait demandé — pour s'y créer un laboratoire — la somme de 60 000 francs. Il ne put jamais l'obtenir... C'était l'époque où l'on dépensait des millions pour l'Opéra...



# LA GÉOGRAPHIE DU PETIT VERRE <sup>(1)</sup>

La théorie de Montesquieu que le climat détermine les mœurs ne reçoit pas de plus impressionnante confirmation que dans les statistiques des boissons. Il y a des pays où l'on boit plus, d'autres où l'on boit moins, et dans chaque pays des régions plus ou moins enclines à boire. Les tableaux officiels de la consommation de l'alcool nous donnent des vues géographiques fort curieuses. Ils la distribuent non seulement dans l'espace mais dans le temps. Elle ressemble alors à une marée qui varie selon les côtes, ici en plein flux, là étale, ailleurs en période de reflux. La France n'y brille pas par la sobriété.

La consommation de l'alcool diminue en Allemagne, en Suisse, en Suède, en Norvège, au Danemark, au Canada, aux Etats-Unis; elle est stationnaire en Italie, dans les îles britanniques, en Hollande; elle croît en Belgique et en France. En 1830 nous absorbions 1<sup>l</sup>,12 d'alcool à 100° de betteraves distillées, 7<sup>l</sup>,916 d'alcool total à 100° (alcool, vin, bière, cidre) par tête d'habitant, aujourd'hui nous en absorbons près de 5 litres et de 14 litres. Par contre, nous avions en 1831 un excédent de 186 000 naissances et en 1913 cet excédent tombait à 42 000, suivant un déficit de 35 000 en 1912. Il n'y a pas compensation.



Dans la course aux apéritifs, aux liqueurs, au vin, au cidre, à la bière nous arrivons bons premiers du monde entier. Le Canada ingurgite 2 litres par tête d'habitant et par an d'alcool à 100°, la Hollande 6<sup>l</sup>,25, l'Allemagne 10<sup>l</sup>,50, la France 14<sup>l</sup>,19. Cela représente 35 litres d'eau-de-vie environ par tête. Et comme on ne saurait comprendre dans ce calcul, les enfants en nourrice, ni même ceux qui usent leurs fonds de culottes sur les bancs des écoles, les tables proportionnelles de la population par âges nous conduisent à reconnaître qu'un adulte français absorbe bon an mal an une quarantaine de litres d'alcool pur, soit 95 litres à peu près d'eau-de-vie par an. C'est fantastique, mais cela est. Encore ces chiffres ne tiennent-ils pas compte des quantités d'alcool produites en dehors de tout contrôle par les bouilleurs de crû.

La répartition de cette nappe d'alcool sur la surface de la France est loin d'être uniforme. Elle varie avec les départements et les départements de tendances similaires se groupent en régions. Ils manifestent même des goûts prononcés pour un certain mode d'alcoolisme à l'exclusion des autres. Parfois ils cumulent.

Les zones de l'alcool et celles de l'absinthe sont aussi séparées que celles où vivent les lapins et celles où gisent les lièvres.

La consommation de l'absinthe, qui était en 1875 de 15 521 hectolitres et montait en 1913 à 239 492 hectolitres, se localisait dans le bassin du Rhône et dans celui de la Seine. Treize départements absorbaient 65 p. 100 de la consommation totale de la France et ne contiennent que 27 p. 100 de sa population. Les mesures fiscales et la prohibition ont sans doute enrayées orgies locales, mais avant de l'affirmer, il serait bon d'en avoir dûment constaté les effets. Disons donc, pour ne pas nous aventurer, qu'avant la guerre, les départements méridionaux de l'Est, viticoles, marquaient un penchant visible vers l'absinthe, suivis en cela par la région parisienne et la Seine-Inférieure.



Le goût de l'alcool fleurit, par contre, dans la région du Nord-Ouest. Tandis que le Gers se contente en moyenne de 0<sup>l</sup>,70 par tête, la Seine-Inférieure, qui fait en toute espèce d'alcoolisme le maximum, avale plus de 12 litres. Les départements à eau-de-vie naturelle, Gers, Charente, Charente-Inférieure, sont sobres. Il leur suffit de moins de 1<sup>l</sup>,50 par tête. Ceux qui produisent le vin, Aude, Côte-d'Or, Gard, Gironde, Hérault, Pyrénées-

(1) Le premier article de cette série a paru dans notre numéro 215.

Orientales, se font remarquer par leur modération. Ils n'atteignent pas à 2<sup>l</sup>,50 par tête. Le Nord, la Normandie et la Bretagne exagè-

PROFESSIONS.	NOMBRE DE CONSULTANTS.	ALCOOLIQUES.	POURCENTAGE.
Débitants .....	23	23	100
Courtiers .....	6	6	100
Marchands ambulants .....	6	6	100
Tonnelliers .....	4	4	100
Plombiers .....	5	5	100
Hommes de peine .....	13	13	100
Déménageurs .....	2	2	100
Terrassiers .....	14	13	93,57
Cochers .....	22	20	90,90
Chaudronniers .....	11	10	90,90
Boulangers .....	10	9	90
Cuisiniers .....	10	9	90
Bouchers .....	14	12	85,71
Menuisiers .....	21	18	85,71
Maçons .....	18	15	83,22
Charcutiers .....	5	4	80
Garçons de lavoir .....	9	7	77,77
Serruriers .....	9	7	77,77
Chauff.-mécaniciens .....	14	10	71,43
Domestiques .....	9	6	66,66
Emballeurs .....	3	2	66,66
Imprimeurs .....	9	6	66,66
Peintres .....	17	11	64,11
Empl. de commerce .....	61	34	55,73
Cordonniers .....	9	5	55,55
Palefreniers .....	4	2	50
Gardiens de la paix .....	8	4	50
Comptables .....	31	15	48,06
Tailleurs .....	9	4	44,44
Employés des postes .....	7	3	42,85
Professions inconnues .....	26	14	»
Professions diverses .....	32	19	»
Total .....	441	318	»

HOMMES. — Tableau de l'intoxication alcoolique par profession (Observations portant sur 441 sujets).

rent au-delà de toute mesure. Ils avalent de 5 à 12<sup>l</sup>,50 par gosier.

Les villes où la consommation de l'alcool

PROFESSIONS.	NOMBRE DE CONSULTANTES.	ALCOOLIQUES.	POURCENTAGE.
Marchandes de vin .....	3	3	100
Marchandes ambul. ....	9	9	100
Filles de brasserie .....	5	4	80
Femmes de ménage .....	75	40	53,33
Cuisinières .....	120	60	50
Blanchisseuses .....	30	12	40
Brocheuses .....	5	2	40
Concierges .....	5	2	40
Lingères .....	14	4	28,56
Bonnes .....	53	13	24,52
Journalières .....	34	6	14,69
Sans profession .....	71	10	14,08
Couturières .....	75	8	10,66
Brodeuses .....	12	1	8,33
Institutrices .....	8	1	12,50
Modistes .....	6	1	16,66
Artistes de café-concert .....	2	1	50
Modèles .....	2	1	50
Garde-malade .....	1	0	0
Total .....	530	178	»

FEMMES. — Tableau de l'intoxication alcoolique par profession (Observations portant sur 530 femmes).

est supérieure à 10 litres par habitant sont toutes du Nord, ou de l'Ouest. A Paris elle dépasse à peine 6 litres. Comme si la mer donnait soit d'alcool les plus fortes statistiques appartiennent en général aux ports. Au Havre nous trouvons 17<sup>l</sup>,43 par tête, à Rouen 16 litres, à Caen 14<sup>l</sup>,18, à Boulogne 13<sup>l</sup>,45, à Cherbourg 12<sup>l</sup>,39, à Lorient 10<sup>l</sup>,65, à Calais 10<sup>l</sup>,24. Ces chiffres correspondent à l'opinion générale

de ceux qui ont un peu circulé dans nos provinces. Si l'on nous demandait : « Dans quelle contrée y-a-t-il le plus d'alcooliques? » chacun de nous répondrait d'après ses souvenirs : Bretagne ou Normandie. Mais le jeu semble plus difficile s'il s'agit de vin.



Dans quelle ville boit-on en France le plus de vin? Vous allez répondre Bordeaux ou Dijon ou Paris. Erreur. Bordeaux absorbe 208 litres par habitant, Dijon 195, Paris 210. Ces villes sont dépassées par Angoulême, Neuilly, Saint-Denis, Roanne, Toulouse, Saint-Ouen, Clichy, Levallois-Perret, Grenoble, Clermont-Ferrand, Boulogne-sur-Seine, Saint-Etienne. Et la ville de France où l'on boit le plus de vin est Nice, classée en tête avec 276 litres par habitant. Ce petit jeu vaut bien celui des neuf muses et est au moins aussi instructif.

Ceux qui ne s'effraient pas de l'éloquence de ces chiffres ou qui craignent de ne plus trouver à boire n'ont pas à s'inquiéter. Il y a des chances pour qu'ils augmentent. Le nombre des débits de boissons a suivi depuis cent ans une progression si régulière qu'on peut prédire à coup sûr qu'il continuera encore longtemps. Il était de 281.847 en 1830, de 342.622 en 1875, de 424.575 en 1895. En 1875 un débit suffisait à 109 habitants, en 1895 à 92, soit un « bistro » pour 35 adultes environ. On ne s'étonnera donc plus qu'à Paris, par exemple, il y ait un débit sur trois maisons et que, dans certains villages de Normandie ou de Bretagne, il y ait autant de débits que de portes.

Dans l'ensemble, sur dix Français, il y en a un qui passe sa vie à faire boire les 9 autres. Si l'on additionne le nombre des récoltants du vin ou du cidre, des tonnelliers, des brasseurs, des distillateurs, des fabricants de bouteilles et de bouchons, des hôteliers, cafetiers, cabaretiers, garçons, transporteurs, commis-voyageurs et marchands, tous les intéressés à la consommation de l'alcool, on arrive à un chiffre voisin de 4.500.000 hommes ou femmes. Leur commerce rapporte à l'Etat, sous forme de taxes, surtaxes, impôts et patentes, environ un demi-milliard, statistiques d'avant la guerre.



L'esprit s'effare à considérer les capitaux collectifs engloutis avec les milliers d'hectolitres d'alcool qu'absorbe chaque année un pays comme le nôtre, sans autre profit social que d'y multiplier les alcooliques. Ouvriers, employés, bourgeois s'y « imbibent » avec une continuité imperturbable. Peu de professions y échappent. H. Imbert a publié en 1897 ses observations portant sur 971 consultants de l'hôpital Laennec, 441 hommes et 530 femmes, qu'il a examinés du 1<sup>er</sup> février au 1<sup>er</sup> août 1896. Il les a classés par métier. On verra d'après les deux tableaux ci-contre que l'alcoolisme est le plus fréquent chez ceux qui s'occupent d'une manière ou de l'autre du commerce des boissons.

Chacun, dans les statistiques ci-contre, peut trouver matière à calculs personnels. En considérant sa profession et le pays où il travaille, il aura une idée de ses chances à devenir alcoolique. Il prendra, selon le résultat, une assurance plus ou moins forte dans sa volonté contre les circonstances où il se trouve. S'il est employé des postes, il a 57,15 p. 100 d'influences favorables, 42,85 p. 100 de contraires du fait de son métier. S'il l'exerce à Auch, chef-lieu du Gers, 0<sup>l</sup>,70 par habitant, sa situation géographique ajoute encore aux chances qu'il tient de sa profession. Mais s'il exerce au Havre, il perd par suite de l'ambiance départementale les bienfaits de son milieu professionnel. Par contre, s'il est débitant à Rouen il ne s'en tirera qu'avec une énergie d'Hercule. Songez donc! 100 p. 100 de chances contre son métier et le maximum encore contre sa situation géographique! Heureux les proposés aux P. T. T. du Gers, s'ils connaissent leur bonheur.

JACQUES DUVAL.

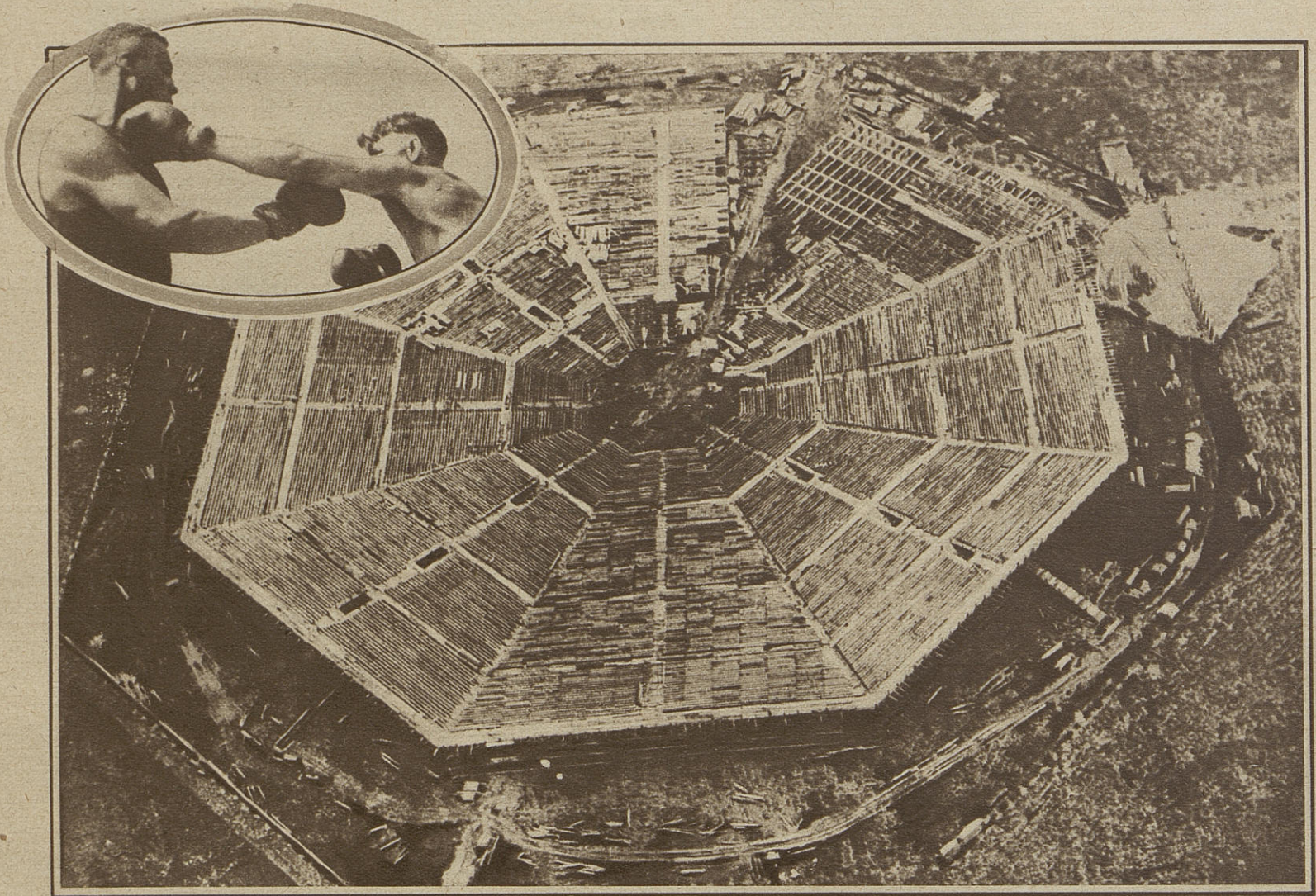




LES ROBES LÉGÈRES DE L'ÉTÉ



L'ARÈNE FANTASTIQUE OÙ SE DÉROULA LE MATCH DEMPSEY-JESS WILLARD



C'est dans cette immense toile d'araignée, qui n'est autre que l'arène de Toledo (Ohio) que Dempsey enleva à Jess Willard, devant 70 000 spectateurs

son titre de champion du monde de boxe. Ce cliché fut pris d'un avion avant le combat. On sait que Carpentier va bientôt se rencontrer avec Jack Dempsey.

LES AVIONS FONT RÉGULIÈREMENT LE VOYAGE LONDRES-PARIS ET RETOUR



A bord de l'avion, les pilotes.

L'avion-poste est signalé.

Les voyageurs en carlingue.

Le déchargement des plis et des paquets.

La visite de la douane qui ne perd jamais ses droits.

Les voyageurs grimpent par l'échelle.

Voici qu'un service régulier par avion fonctionne de Londres à Paris et de Paris à Londres, et ceci n'est plus affaire de record ou de fantaisie person-

nelle. Les horaires sont fixes et tout se passe aussi régulièrement qu'au départ d'un express. Ilya pourtant une différence, les avions arrivent à l'heure!



J'ai vu...



Exiger ce portrait

### MALADIES DE LA FEMME

#### LE FIBROME

Sur 100 Femmes, il y en a 90 qui sont atteintes de Tumeurs, Polypes, Fibromes, et autres engorgements, qui gênent plus ou moins la menstruation et qui expliquent les Hémorragies et les Pertes presque continuelles auxquelles elles sont sujettes. La femme se préoccupe peu d'abord de ces inconvénients, puis tout à coup le ventre commence à grossir et les malaises redoublent. Le FIBROME se développe peu à peu, il pèse sur les organes intérieurs, occasionne des douleurs au bas-ventre et aux reins. La malade s'affaiblit et des pertes abondantes la forcent à s'aliter presque continuellement.

**QUE FAIRE ?** A toutes ces malheureuses il faut dire et redire : Faites une cure avec la

#### JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui vous guérira sûrement, sans que vous ayez besoin de recourir à une opération dangereuse. N'hésitez pas, car il y va de votre santé, et sachez bien que la Jouvence de l'Abbé Soury est composée de plantes spéciales sans aucun poison ; elle est faite exprès pour guérir toutes les MALADIES INTÉRIEURES DE LA FEMME : Métrites, Fibromes, Hémorragies, Pertes blanches, Règles irrégulières et douloureuses, Troubles de la Circulation du Sang, Accidents du RETOUR d'ÂGE, Etourdissements, Chaleurs, Vapeurs, Congestions, Varices, Phlébites.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'HYGIENITINE des DAMES (2 fr. 25 la boîte, ajouter 0 fr. 30 par boîte pour l'impôt). La Jouvence de l'Abbé Soury, 5 fr. le flacon dans toutes pharmacies ; 5 fr. 60 franco gare. Les 4 flacons franco contre mandat-poste 20 fr. adressé Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen. Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt. Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la Signature de Mag. DUMONTIER. (Notice contenant renseignements gratuits.) 438.

## PETIT DICTIONNAIRE ORTHOGRAPHIQUE DE POCHE

Indispensable à tous pour écrire sur toutes choses.

Ce petit volume, très élégamment présenté dans une reliure solide et pratique, ne pèse que 95 grammes.

Ce Dictionnaire est orthographique ; il contient toutes les indications concernant la grammaire, ainsi que les règles essentielles d'accord. Tous les mots, même les plus nouveaux, y sont classés.

En le consultant, on ne doit plus commettre une faute d'orthographe.

Jamais dictionnaire orthographique aussi complet n'a été présenté au public sous une forme aussi élégante, aussi pratique et pour un prix aussi minime.

PRIX : 2 fr. 50 net

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS

POUR PARAÎTRE FIN SEPTEMBRE :

## NOTRE ALSACE, NOTRE LORRAINE

(TOME PREMIER)

L'ouvrage sera complet en 2 volumes. Le tome II paraîtra en février 1920.

Magnifique ouvrage contenant 328 pages abondamment illustrées, vingt hors-texte en couleurs et en héliogravure ; volume relié amateur, avec fers spéciaux de Ramon PICHOT, frappés en or et en à-froid ; dos en tissu imitation cuir, plats toile, tranche supérieure dorée. LE VOLUME. ... NET 35 francs



### JEUNES GENS CLASSES 20-21

réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouv. méthode de culture phys. de chambre sans appareils, 10 minutes par jour, pour créer une nation forte et saine et défendre la Patrie.

Brochure gratis contre timbre

Prof. Wehrheim, Le Trayas (Var)

**PELADE** NOTICE GRATUITE BENIT, pharmacien 21, rue Matabiau, Toulouse

**POUR RÉUSSIR EN TOUT** par l'hypnotisme. Notice 0 fr. 20. W. FILIATRE, Editeur, Cosne (Allier).

### NOS RELIEURS-CLASSEURS

Pour conserver les numéros de J'AI VU au fur et à mesure de leur apparition, nous avons fait établir des relieurs-classeurs dits « Relieurs électriques », pouvant contenir les vingt-six numéros d'un semestre de cette publication.

Ces « Relieurs électriques », très pratiques et très élégants, recouverts en toile chagrinée bleue, avec inscription or et filets à froid, sont vendus : 4 fr. à notre magasin de vente (13, rue Rossini) ; 4 fr. 75 franco domicile.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE 30, Rue de Provence, 30, PARIS



### COMPTOIR PHILATÉLIQUE

44, Rue Talibout, PARIS

Prix courant gratuits et franco

Achat au PLUS HAUT PRIX de Collections, Lots et vieilles Corresp.

**EPILEPSIE** MALADIES NERVEUSES Guérison radicale Notice gratis. NERVODONAL. 57, Av. Suffren, Paris

**ASTHME ESPIC** REMÈDE EFFICACE Cigarettes ou Poudre T<sup>h</sup>. Pharm. - Signature J. ESPIC sur chaque cigarette

## HUILERIE - SAVONNERIE - STÉARINERIE

DE LA

C<sup>ie</sup> G<sup>ie</sup> de l'Afrique Française

Société au Capital de 5.000.000

4, Rue Esprit-des-Lois - BORDEAUX

DEMANDEZ PARTOUT

de Fabrication Française



Couleur ambrée.

Recommandé pour son économie et pour tous besoins.

Les BOUGIES

LA VIERGE

AUGUSTINS

GIRONDINS

Les LESSIVES

DU CORAN BLEU

Mousseuse et Savonneuse

L'ANÉMONE

Mousseuse.

PRODUITS FRANÇAIS

exclusivement fabriqués avec des matières françaises.

### L'ANNIVERSAIRE

DE

## LA BATAILLE DE LA MARNE

Parmi toutes les effroyables batailles qui ont été livrées au cours de la guerre, la bataille de la Marne restera dans l'histoire comme la plus grosse de conséquences. C'est, en effet, la Bataille de la Marne qui marque le début de l'effondrement de la plus formidable puissance militaire que le monde ait connue.

Un auteur français, dans un ouvrage que l'on voudra conserver, raconte les péripéties dramatiques de la mémorable bataille. *Les Champs de bataille de la Marne*, par Gervais-Courtellemont, est un beau volume de deux cents pages contenant plus de trois cents photographies en couleurs où défilent devant les yeux du lecteur émerveillé, les ruines, les tranchées, les tombes glorieuses, les uniformes, le matériel de guerre, les armes spéciales, les indiens, les troupes noires, etc.

C'est le plus bel ouvrage publié sur la guerre. (Un vol. in-4 oblong, relié dos et coins demi-chagrin, plats toile, tranche supérieure dorée. Prix : 18 francs franco ; colonies et étranger, port en sus.)

En vente chez tous les libraires et à *L'Édition Française illustrée*, 30, rue de Provence, Paris.





*J'ai vu.*

# JUBOL

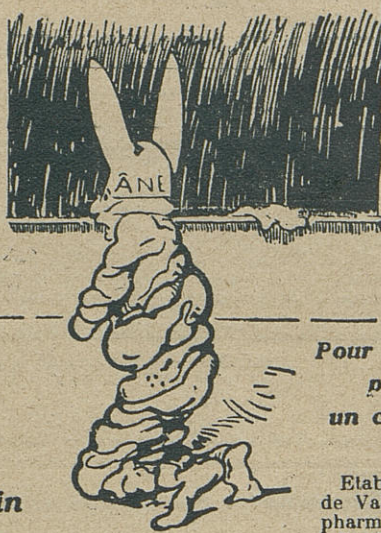
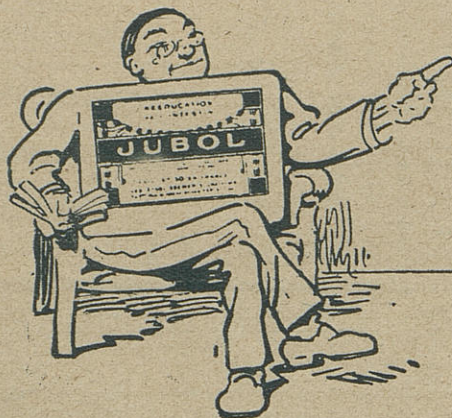
Laxatif physiologique, le seul faisant la rééducation fonctionnelle de l'intestin

**Constipation  
Dyspepsie  
Migraines  
Vertiges  
Entérite**

**Éponge et nettoie  
l'intestin  
Évite l'Appendicite  
et l'Entérite  
Empêche  
l'Embonpoint  
Régularise  
l'harmonie  
des formes**

COMMUNICATIONS :

Académie des Sciences  
(28 juin 1909)  
Académie de Médecine  
(21 décembre 1909)



**Pour rester en bonne santé,  
prenez chaque soir  
un comprimé de JUBOL**

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. — La boîte, franco 5 fr. 80; les quatre, franco 22 fr.

**JUBOL réeduque l'intestin**

**L'OPINION MÉDICALE :**

« Il suffit au malade d'avalier chaque soir, sans les croquer, de 1 à 3 comprimés de Jubol pendant quelques semaines, pour se débarrasser rapidement de toute constipation. Pour un hémorroïdaire la chose n'a pas de prix. D'ailleurs les hémorroïdes sont à ce point une affection fréquente que, parmi les médecins qui liront ces lignes, il n'en est pas un seul qui ne soit à même de vérifier par lui-même, et maintes fois, l'exactitude de ce qui précède chez ces malades. »

Professeur Paul SUARD,  
Ancien Professeur aux Ecoles de Médecine navals.  
Ancien Médecin des Hôpitaux.

**JUBOLITOIRES.** — Suppositoires anti-hémorragiques, calmants, décongestionnants.  
La boîte, 1<sup>re</sup> 6 fr.; les 4, 1<sup>re</sup> 22 fr.

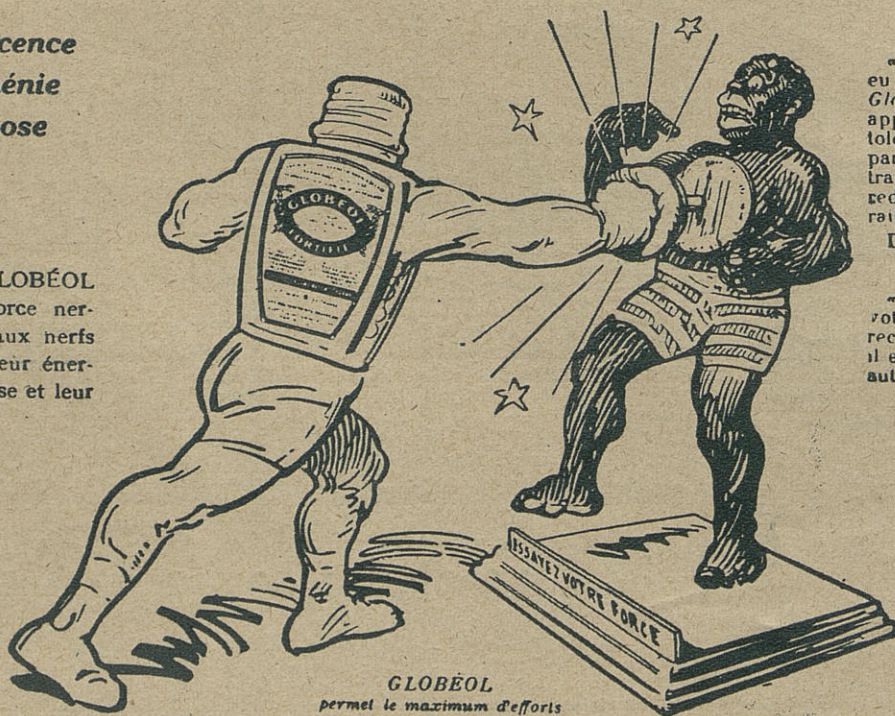
# GLOBÉOL

donne de la force

**Convalescence  
Neurasthénie  
Tuberculose  
Anémie**

La cure de GLOBÉOL augmente la force nerveuse et rend aux nerfs rajeunis toute leur énergie, leur souplesse et leur vigueur.

Reminéralise  
les tissus.  
Nourrit le  
muscle et le nerf



GLOBÉOL  
permet le maximum d'efforts

**L'OPINION MÉDICALE :**

« Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le *Globeol*. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré dans les anémies, même par les malades les plus récalcitrants; il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations »

D<sup>r</sup> Comm. Giuseppe BOTTALICO,  
à Bari.

« Je dois vous déclarer que votre *Globeol* est un excellent reconstituant et sans aucun doute il est plus efficace que toutes les autres préparations de ce genre. »

D<sup>r</sup> BELLONI TEMISTOCLE,  
Santa Sofia (Florence).

Etabl<sup>ts</sup> Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le 1/2 flacon, franco 4 fr.; le flacon, franco, 7 fr. 20; les 3, franco, 20 francs.